

CRAD KILODNEY

Textes traduits par Philippe Billé, comprenant :

La vie sans drame.

Les lettres chinoises de George.

Ma rencontre extra-terrestre.

Pourquoi j'aime le tabac.

Mes mille premiers dollars comme écrivain.

Mon rendez-vous avec Sultaana Freeman.

Les pires choses pour vous.

Trous de ver.

Qing Fo, la femme-calmar chinoise.

Un entretien avec Crad Kilodney.

Enigme logique : terroristes.

Polycarpe, l'homme aux nombreuses carpes.

Crad fantôme.

Racines de la philosophie allemande : Oswald Spengler.

Racines de la philosophie allemande : Arthur Schopenhauer.

Le jardinage pour les handicapés.

Votez pour la tête de noeud canadienne de l'année 2009.

Annonce publique d'exécutions.

Le pantalon secret de Mahomet.

## LA VIE SANS DRAME

(«*Life without drama*»,  
in *Suburban chicken-strangling stories*, 1992).

Il ne se réveilla pas dans une étrange chambre d'hôtel, avec une bouteille vide traînant par terre et une belle femme dormant à côté de lui.

Il ne mit pas un pistolet dans sa poche avant de sortir.

Il n'avait pas rendez-vous dans un bar obscur, avec un puissant représentant d'une organisation secrète.

Au travail, il ne trouva rien d'inhabituel sur son bureau. Il n'y avait pas de décision difficile, ni de problème éthique à affronter. Il n'avait aucun pouvoir sur les autres. Il ne fut pas convoqué à une réunion importante. Il ne reçut de coups d'œil langoureux d'aucune collègue. Il ne surprit aucune conversation importante dans les toilettes. Il n'eut aucune confrontation avec son supérieur, dans laquelle il l'aurait surpris par son assurance.

Il ne s'absenta pas dans l'après-midi pour un rendez-vous avec une femme riche et célèbre.

En rentrant chez lui, il ne se battit pas avec un agresseur, ni ne secourut des enfants au premier ou deuxième étage d'un immeuble en feu.

Il ne fut pas pris dans une fusillade entre la police et des gangsters.

Il ne trouva pas une mallette pleine d'argent, de bijoux ou de documents secrets.

Aucun homme en noir ne lui remit des instructions codées afin qu'il prenne le premier vol pour Tanger, Amsterdam, Paris ou Moscou.

Il ne rencontra pas une belle femme assise seule dans un bar à la lumière tamisée, qui lui aurait fait un sourire séduisant.

Son portable ne sonna pas une seule fois.

Les gens ne firent pas attention à lui dans la rue, et personne ne le suivit.

Il n'éprouva aucune sensation physique inhabituelle, et aucune idée, frayeur ou souvenir ne lui vint tout à coup à l'esprit.

Quand il fut arrivé, il constata que personne n'avait forcé et saccagé son appartement, dans lequel rien ne manquait.

Il n'y avait rien d'important au courrier, ni de messages sur le répondeur.

Ressortant plus tard acheter des cigarettes, il ne fut le témoin d'aucun crime ni accident, ni n'eut la chance de croiser une belle femme en quête de protection et d'un endroit où se cacher.

Ses numéros de loterie ne sortirent pas.

Lorsqu'il regarda au dehors par la fenêtre, il ne vit que des immeubles et des voitures.

Il n'entendit aucun bruit bizarre en provenance de l'appartement d'en face.

Quand il se mit au lit, il n'eut aucun mauvais pressentiment, ni n'eut à réfléchir à aucune affaire importante à traiter le lendemain.

Il ne fit aucun rêve qui se révélerait prophétique.

Inutile de préciser qu'il ne se réveilla pas dans une étrange chambre d'hôtel, avec une bouteille vide traînant par terre et une belle femme dormant à côté de lui.

LES LETTRES CHINOISES DE GEORGE

(«George's Chinese letters», in *Dead man talking*, Avril 1999)

Mon ami George a consacré toute sa vie d'adulte à fuir le travail honnête. Il n'est certainement pas idiot, ni ne manque de talent. Il est assez brillant pour faire fortune, j'en suis sûr. Seulement, il préfère concentrer son intelligence sur les moyens de s'enrichir autres que le travail honnête. Le résultat, c'est qu'il a enchaîné les plans foireux, et certains ont très mal tourné.

Il y a quelque temps de ça, George eut ce qu'il considérait comme son idée la plus géniale. Il prit dans l'annuaire du téléphone cent personnes nommées Wong, se servit du guide du code postal et d'un plan des rues pour compléter les adresses, et écrivit à chacune, de sa propre main, un mot disant à peu près ceci :

*Cher Mr Wong,*

*Vous allez m'envoyer 1000 \$ cash, soigneusement enveloppés, à la boîte postale indiquée ci-dessous. Ne dites rien à la police. Envoyez l'argent d'ici une semaine. Si vous suivez ces instructions, il n'y aura pas d'autre demande d'argent.*

*Le Hérisson*

*Boîte Postale (...)*

George avait pris soin de louer une boîte dans une agence postale du quartier.

Après avoir écrit, mis sous enveloppe, rédigé les adresses et timbré les cent lettres aux dénommés Wong, il les expédia toutes. Puis il m'appela pour me raconter ce qu'il venait de faire.

«Mais, George, lui dis-je, pourquoi imagines-tu qu'une seule de ces personnes va envoyer de l'argent à un inconnu anonyme ?

- C'est un coup de poker, répondit-il. Beaucoup de Chinois ont été mêlés à des histoires louches à Hong-Kong avant de venir ici. Ils ont des cadavres dans leurs placards et ne veulent pas que ça se sache. Sur une centaine de Chinois pris au hasard, il y en a sûrement quelques-uns qui ont quelque chose à se reprocher. Et qu'est-ce que mille malheureux dollars, si tu penses que ça te garantit la tranquillité ?

- Mais qu'est-ce qui les empêcherait d'appeler la police ?

- Oh, ils ne le feront pas. Les Orientaux ne veulent jamais avoir affaire à la police. C'est dans leur culture.

- Hum... Eh bien, peut-être. Mais tu pratiques là une forme d'extorsion, dis-je.

- Pas du tout, déclara George avec emphase. Je le sais, parce que j'ai regardé dans le Code Pénal ! Article 346 ! Tu peux vérifier ! L'extorsion suppose le recours à des menaces, à des accusations ou à la violence. Ce sont les termes exacts. Or il n'y a aucune menace dans mes lettres. J'ai simplement

demandé aux gens de m'envoyer de l'argent. Je n'ai jamais dit que je ferais quoi que ce soit, s'ils n'acceptent pas.»

Je considérai ses arguments. «Eh bien, disons que si tu ne franchis pas la ligne, tu t'appuies quand même un peu dessus.

- Hé, hé, ouais, mais c'est bien joué, tu trouves pas ?

- Je pense quand même que personne ne va t'envoyer d'argent, mais tiens-moi au courant.»

Le troisième jour après avoir posté les lettres, George alla voir dans sa boîte postale. Il y avait une grosse enveloppe. Il l'apporta chez moi pour l'ouvrir, tout excité d'avance. L'enveloppe contenait 1000 \$ en liquide, avec ce mot maladroitement griffonné : *«S'il vous plait, laissez-nous tranquilles. Nous ne voulons pas d'ennuis.»*

Le lendemain, George retourna à sa boîte. Il y avait une autre grosse enveloppe ! Il l'apporta à la maison et l'ouvrit. Encore 1000 \$ en liquide, avec ce mot : *«Nous sommes de pauvres gens. Nous ne pouvons donner plus. Arrêtez de nous embêter.»*

George retourna voir au courrier chaque jour pendant peut-être une semaine, mais il ne reçut pas d'autre enveloppe.

Cependant, il considérait que son plan était un grand succès : deux touches sur cent, et 2000 \$ en liquide. Et qu'est-ce que ça lui avait coûté ? Environ 50 \$ en papeterie et en timbres.

«Je te l'avais dit, que ça marcherait, déclara-t-il.

- Je suis surpris, dis-je. C'est un coup de chance.

- Je vais recommencer !»

Et George reprit dans l'annuaire cent autres dénommés Wong. Comme la première fois, il écrivit à la main ses messages demandant de l'argent et posta le tout.

Trois jours après, il se rendit à sa boîte postale. Il n'y avait rien pour le moment, mais comme il était encore tôt, il ne se sentait pas découragé. En ressortant de la poste, cependant, il se retrouva soudain encadré par trois jeunes Chinois portant costume et lunettes noires qui le saisirent par les bras et le poussèrent vers une voiture aux vitres teintées, qui attendait. En quelques secondes, il fut emmené à grande vitesse, coincé sur la banquette arrière avec des pistolets enfoncés dans les côtes.

Oui, comme vous avez deviné, George avait «touché» un Wong qui avait des accointances dans un gang. Les voyous exigèrent de savoir pour qui George travaillait. Terrifié, il tenta d'expliquer que tout ça n'était qu'une blague, qu'il avait envoyé un tas de lettres sans connaître aucun des destinataires. Les gangsters baragouinèrent entre eux sur un ton explicite, bien que les termes fussent incompréhensibles. Ils parvinrent enfin à un entrepôt désert, dans une zone industrielle. George fut conduit à l'intérieur et violemment battu. Ils avaient cru à son histoire, mais pensaient qu'il méritait quand même une bonne correction. «La prochaine fois, on te tuera !» annoncèrent-ils.

Je lui rendis visite durant sa convalescence. Il était assis dans son lit, fumant et regardant la télévision. Il avait la tête bandée, le bras gauche en écharpe, et il était couvert de bleus. Malgré tout, il semblait avoir le moral.

«Mon cher George, dis-je en prenant mon ton le plus moraliste, j'espère que cela t'a servi de leçon.

- Oui, dit-il en hochant la tête, j'ai commis une erreur». Il tira sur sa cigarette, l'air contemplatif. «La prochaine fois, je prends des Vietnamiens.»

## MA RENCONTRE EXTRA-TERRESTRE

(«*My alien encounter*», in *Dead man talking*, Juin 2001)

Je me suis longtemps moqué des histoires d'extra-terrestres. Plus maintenant. Voilà ce qui m'est arrivé.

J'étais au volant sur une autoroute, dans la campagne au nord de Toronto, il y a quelques mois. Une grande lueur bleuâtre apparut dans le ciel, sur ma gauche. Tandis qu'elle se rapprochait, mon moteur cala. La lumière se posa sur le sol. C'était... une soucoupe volante ! Deux silhouettes descendirent en flottant du dessous de la coque. Elles s'approchèrent de moi. J'étais terrifié. Mon corps était étrangement glacé. Ces êtres avaient un vague aspect humain mais ils étaient de petite taille et avaient de grosses têtes chauves avec de grands yeux. Ils portaient des habits argentés.

Ma portière était verrouillée, mais ils l'ouvrirent sans peine. «Ne craignez rien, me dirent-ils télépathiquement. Veuillez nous suivre.

- Ne me faites pas de mal, implorai-je. Je ne veux pas qu'on fasse des expériences sur moi.

- Nous ne ferons pas d'expérience avec vous» répondirent-ils.

Ils me tenaient doucement par les bras, et j'avais l'impression de flotter avec mes pieds au-dessus du sol. Arrivés au vaisseau, nous nous y hissâmes en flottant par une écoutille. Je me retrouvai dans une pièce violemment éclairée. Tout était blanc, lisse et propre. Ils me firent asseoir sur un siège confortable.

«- Je m'appelle Zor, dit l'un d'eux.

- Et moi Bax, dit l'autre.

- Alors c'est vrai, dis-je, toutes ces histoires de gens que l'on emmène.

- Nous n'avons emprunté d'humains que pendant de courtes périodes, pour étude scientifique, dit Zor. Nous n'avons fait de mal à aucun. Notre étude des habitants de la Terre est presque complète. Nous passerons bientôt à une autre planète. Cependant, il y a encore une chose que nous aimerions savoir, au sujet de votre peuple, quelque chose que nous n'avons pas encore réussi à comprendre. C'est un mystère pour nous. Nous voudrions que vous nous l'expliquiez.

- Ah, je vois, dis-je avec soulagement. Que voulez-vous savoir ?

- Veuillez nous expliquer la parade de la Gay Pride, dit Bax. Nous ne la comprenons pas. Nous avons visité des centaines de planètes habitées, mais nous n'avons jamais rien observé de tel auparavant.

- La Gay Pride ?... Oh... Eh bien... Je vais faire de mon mieux pour vous expliquer.» Les deux extra-terrestres me dévisageaient attentivement, les yeux grand ouverts. Je

rassemblai mes idées pendant quelques instants. «Eh bien, pour commencer, sachez que nous avons deux sexes, mâle et femelle.

- Oui, nous le savons, dit Zor.

- Oui, bien sûr... Hum... Oui... Alors, voyez-vous, certains humains préfèrent avoir des relations sexuelles avec des gens du même sexe.

- Nous sommes au courant, dit Bax. C'est un trait courant, chez les espèces partiellement civilisées.

- Oh... d'accord... si vous le dites.

- C'est un défaut génétique, poursuivit Bax. C'est la même cause dans tous les cas. Vous ne le saviez pas ?

- Heu, eh bien, pas vraiment, mais je vous crois, si vous le dites.

- Croyez-nous, dit Bax. Nous avons une parfaite connaissance de la biologie humaine.

- Bon, d'accord, dis-je. Et le mot *gay*, c'est de l'argot pour dire «homosexuel».

- Nous le savons bien, dit Bax, sur un ton où perçait l'impatience.

- Bon... Heu, alors, je suppose que vous savez ce que signifie *pride*, la fierté ?

- Oui.

- Et je suppose que vous savez aussi ce qu'est une parade ?

- Oui, nous savons ce qu'est une parade, dit Bax avec une pointe d'exaspération. Mais nous ne comprenons pas le concept de *Gay Pride Parade*.

Je me sentis momentanément impuissant. Cependant, ne voulant pas avoir l'air idiot, je repartis à l'assaut. «Bon, eh bien... voyez-vous, les gays veulent montrer à tout le monde combien ils sont fiers.

- Fiers de quoi ? demanda Zor. D'avoir des rapports sexuels non reproductifs avec des gens du même sexe ?

- Eh bien... pas exactement... c'est plutôt que...» Je dus faire une pause pour réfléchir. Je me grattai le menton pensivement pendant quelques secondes. «Je vais vous dire de quoi il s'agit en réalité. C'est purement politique.

- Vous voulez parler d'un pouvoir politique ? demanda Zor.

- Oui, c'est ça. C'est une question de pouvoir. Les gays se sentaient sans pouvoir, mais au fil du temps ils se sont organisés pour en avoir, et maintenant ils en ont beaucoup. Alors, ils font une parade chaque année pour manifester leur pouvoir.

- Quel pouvoir ont-ils, s'ils sont une minorité ? demanda Bax.

- Eh bien, personne ne veut les offenser.» Les extra-terrestres se regardèrent d'un air perplexe. «Voyez-vous, dans ma ville, et dans plein d'autres villes, les gays sont assez nombreux pour créer des problèmes, s'ils n'obtiennent pas ce qu'ils veulent. Ils peuvent forcer les plus hautes autorités à leur témoigner de la sympathie, même si elles n'en ressentent pas.

- Mais pourquoi une parade est-elle nécessaire ? insista Bax.

- Ils y tiennent, et ils l'obtiennent, dis-je. Bien sûr, ils prétendent que c'est juste une célébration festive, mais en réalité c'est une démonstration de force.

- Je commence à comprendre, dit Zor en hochant la tête. Tu vois, Bax, c'est ainsi qu'ils mesurent l'accroissement de leur pouvoir.

- C'est ça, approuvai-je.

- Aaah, dit Bax en hochant la tête à son tour. Mais s'ils adoptent des pratiques sexuelles déviantes, le reste de la population ne reconnaît-elle pas que c'est anormal ?

Je repris ma respiration. «La plupart des gens ne savent plus ce qui est normal ou anormal. Je pense que c'est comme avec la propagande. Avec le temps, vous vous y habituez, et vous finissez par l'accepter. Je pense que nos valeurs sociales ont changé. C'est mal vu, de dire de quelqu'un qu'il est anormal.

- Donc, ce que vous nous racontez, en résumé, c'est qu'une minorité de votre population, qui souffre d'un défaut génétique la conduisant à avoir des rapports sexuels avec des gens du même sexe, est capable de se rassembler en grand nombre une fois par an dans votre ville, pour manifester son pouvoir politique, et la majorité n'y objecte rien ?

- Exactement.

- Les gens ne savent-ils pas que les déviants mâles s'introduisent le pénis dans l'anus, et que les femmes se lèchent la vulve et refusent de porter des enfants ?

- Bien sûr, qu'ils le savent.»

Bax secoua la tête pour exprimer son étonnement.

«Qu'est-ce qu'un chutney ferret ? demanda Zor.

- Un quoi ?

- Chutney ferret. Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Oh, mon Dieu... Je ne veux pas prononcer les mots. Lisez plutôt dans mes pensées.» J'imaginai la chose.

«Oh, c'est vraiment dégoûtant ! s'exclamèrent les extra-terrestres.

- Désolé, mais vous avez insisté.»

Bax ouvrit un tiroir et en sortit un magazine. C'était une revue gay intitulée *La Joie du Marin*. La couverture montrait un homme nu qui portait juste une casquette de marin blanche.

«Pourquoi cet homme porte-t-il un couvre-chef ? demanda-t-il.

- Cela symbolise la force militaire océanique, expliqua Zor.

- La force militaire ! s'exclama Bar, inquiet. Les armées terrestres possèdent des armes nucléaires ! Les déviants contrôlent-ils les forces militaires ?

- Je n'ai pas dit ça, coupai-je. C'est simplement que... heu... eh bien... les, heu... DEVIANTS mâles... trouvent une excitation sexuelle dans l'attirail et les symboles militaires.

- Y en a-t-il aussi dans les forces militaires ? demanda Bax.

- Oh oui, absolument.»

Zor et Bax se regardaient. Leurs yeux clignaient, chose que je n'avais pas remarquée auparavant. Je détectai un bourdonnement télépathique circulant entre eux. Ils étaient manifestement troublés.

Bax se tourna vers moi. «Nous sommes très inquiets pour votre planète. Elle est en danger. Je pense que votre population ne se rend pas compte du danger.

- Oui, dit Zor. Cette parade de la Gay Pride est un phénomène très inquiétant. N'y a-t-il pas un moyen d'y mettre fin ?

- Impossible, dis-je. Les gais ont acquis trop de pouvoir, et ils en acquièrent plus encore chaque année. Ils modifient les lois, ils règnent sur les médias, et ils écrasent leurs ennemis.

- Mais vous-même, vous n'approuvez sûrement pas, me demanda Zor. Nous détectons que vous êtes normal.

- Bien sûr, que je n'approuve pas. Mais qu'y puis-je ?» J'eus tout à coup une inspiration. «Vous pourriez nous aider. Vous pourriez sauver la Terre !

- Comment ? demanda Zor.

- Détruisez la Gay Pride !»

Bax soupira. «Il est contraire à notre éthique de nuire aux autres êtres intelligents.

- Mais c'est un cas spécial, ne voyez-vous pas ? Je vous demande de l'aide de la part de la Terre – ou du moins, de la population normale ! Ne vaut-il pas mieux sacrifier quelques milliers de personnes, pour en sauver des millions d'autres ?» Les extra-terrestres considérèrent le sujet.

«Ils ne tarderont pas à contrôler les armes nucléaires ! insistai-je. Ils seront bientôt sur la lune, puis sur Mars ! Ils vont se répandre dans tout l'univers ! Ce n'est qu'une question de temps !»

Un autre bourdonnement télépathique circula entre les extra-terrestres. Je perçus également quelques termes – il était question de «Mission Spéciale».

Zor se tourna vers moi. «Quand la prochaine parade de la Gay Pride aura-t-elle lieu dans votre ville ?

- Le premier week-end de juillet, si vous connaissez notre calendrier.

- Oui. Nous allons faire nos préparatifs pour cette date, dit fermement Zor. Ne vous approchez pas de la parade. Restez chez vous. Vous serez en sécurité.

- Et quand vous aurez terminé, tout sera-t-il... ok ?

- Tout sera parfaitement... normal, dit Bax en souriant.

- Il a fait une blague» expliqua Zor. Je souris. «Nous allons vous raccompagner à votre véhicule.»

Bax sortit une petite baguette de sa poche. «Vous allez tout oublier...

- Non, c'est inutile, dit Zor en repoussant la baguette de Bax. Cet individu est intelligent, et il nous a été d'un grand secours.»

Je fus reconduit vers l'écoutille et, comme précédemment, nous descendîmes et je flottai à travers champ entre les extra-terrestres qui me tenaient délicatement. Je remontai dans ma voiture. Zor ferma la portière et se pencha à la fenêtre. «Bien que votre population ne soit que partiellement civilisée, nous apprécions certains aspects de votre culture. Votre série *Star Trek* est très populaire sur notre planète. Nous la trouvons très amusante.

- Le capitaine Kirk est le Terrien le plus célèbre chez nous, ajouta Bax.

- Je le dirai à William Shatner, si jamais je le rencontre, répondis-je gaiement.

- Et nous aimons bien vos femelles avec les seins artificiellement gonflés, dit Bax. Nous vous souhaitons... hum... d'avoir d'excellents échanges reproductifs avec beaucoup d'entre elles avant que vos cheveux ne deviennent gris et tombent.

- Il a fait une autre blague, expliqua Zor, mais son expression était imprécise.

- Peu importe, j'apprécie.

- Votre véhicule sera de nouveau en état de marche dès que notre vaisseau aura décollé» dit Zor.

Les extra-terrestres s'éloignèrent, et je les suivis du regard tandis qu'ils regagnaient leur vaisseau et y remontaient en flottant. Dans la minute qui suivit, le vaisseau s'éleva gracieusement, puis disparut dans la nuit.

Nous sommes en juin, maintenant. J'ai l'œil sur mon calendrier. Je fais une croix sur chaque jour, avec une impatience grandissante. Cela ne va pas tarder.

## POURQUOI J'AIME LE TABAC

(«*Why I love tobacco*», in *Dead man talking*, Septembre 2001)

Le tabac est la meilleure plante que Dieu ait jamais créée sur terre. Nulle autre plante n'a donné autant de joie à autant de gens. Elle est aussi américaine que la tarte aux pommes et la fête de Thanksgiving. Le tabac, c'est le confort, le plaisir, la tradition et le raffinement. C'est un don de la nature.

Tout en écrivant ces mots, je savoure une pipe de Sail Green, un tabac populaire, bon marché, que je peux fumer tous les jours. Mais si vous voulez me faire un cadeau, offrez-moi du MacBaren's Plum Cake ou du Latakia. Oui, je fume aussi le cigare. J'aime les bons cigares américains à prix modique, White Owls, Phillies, King Edwards, et Wolf Brothers Crooks (plongé dans le rhum ou trempé dans le vin, ou bien est-ce l'inverse ?).

J'ai commencé à fumer à 17 ans, alors que j'étais tout jeune étudiant à Ann Arbor, dans le Michigan, en 1965. Ma première pipe était une simple et robuste Comoy King's Cross qui n'avait pas dû me coûter plus de 5 \$. Une petit sachet de tabac à pipe coûtait alors moins de 50 cents. Vous pouviez avoir des cigares tout à fait corrects pour trois fois rien. Souvent le soir j'allais faire un tour au foyer des étudiants avec un voisin de cité et j'en achetais quelques uns.

Dans les années 60 c'était très cool, pour un étudiant, de fumer la pipe. Nous voulions tous avoir l'air plus malin que nous n'étions en réalité. Les pipes sentaient bon, et vous n'étiez pas obligé d'inhaler. En fait, je n'ai jamais inhalé la fumée depuis 36 ans que je fume. Mes poumons sont nets, mes radios le prouvent.

Dans les années 60, personne ne faisait d'histoires au sujet du tabac. Tabagisme passif ? Le terme n'avait même pas été inventé. Si la pièce était trop enfumée, on ouvrait une fenêtre. On ne m'a jamais dit que je ne pouvais pas fumer, chez qui que ce soit. Vous pouviez fumer au travail. Vous pouviez fumer en avion. Vous pouviez fumer dans certaines salles de cours. Il était permis de fumer à la bibliothèque universitaire du Michigan.

Lorsque j'étais enfant, les paquets de cigarettes me fascinaient. Nous en avions plusieurs, vides, qui traînaient. Personne ne s'en servait dans ma famille, mais je me suis mis à aimer ces jolis objets. De même que les briquets fantaisie, sans pierre ni essence, qui traînaient partout dans la maison. C'étaient des objets familiers qui décoraient. Les publicités pour les cigarettes à la télé étaient parmi mes préférées. Elles me manquent. Et il y avait des distributeurs automatiques de cigarettes partout. On pouvait choisir entre tant de marques ! Quand vous en aviez le courage, et que les adultes ne faisaient pas attention, vous glissiez nerveusement

deux pièces dans la fente, tiriez sur la poignée, et repartiez à grands pas, le front en sueur.

Toutes ces choses étaient normales. Elles faisaient partie de l'*American way of life*.

Bien sûr, tout le monde savait que vous pouviez mourir de trop fumer. Notre prof de gym nous faisait la leçon à ce sujet. Mais qui a jamais été influencé par son professeur de gym au lycée ?

Mon père était un grand fumeur de Pall Mall et il est mort d'emphysème à 66 ans. C'était un fumeur invétéré. La peur de la maladie ne l'aurait jamais retenu de fumer. Il n'a arrêté que quand la pathologie s'est déclarée. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit de porter plainte contre l'*American Tobacco Company*.

Je n'ai jamais inhalé la fumée d'une cigarette entière, mais j'en ai quand même fumé quelquefois. Quand j'ai découvert le tabac à rouler à Houston, au Texas, j'ai passé mes journées dans mon appartement à fumer du tabac Bugler jusqu'à m'en faire jaunir les doigts.

Dans ma carrière littéraire j'ai produit 32 livres et bien d'autres œuvres, qui n'auraient jamais vu le jour sans mes deux stimulants favoris – la caféine et le tabac. Tous les vrais écrivains fument. C'est mon avis et vous ne m'en ferez pas changer. Le tabac est le vice de l'homme qui pense. C'est un régulateur naturel de l'humeur : quand vous êtes surexcité, il vous calme ; quand vous êtes déprimé, il vous remonte.

Tant de grands hommes étaient fumeurs : le général George Patton, le général Douglas MacArthur, Winston Churchill, Franklin D. Roosevelt, Albert Einstein. (Hitler, de son côté, ne fumait pas.)

Mon ancien patron à Exposition Press, Ed Uhlan, fumait des Kent à longueur de journée. Notre vice-président, Ben Paskoff, avait toujours la pipe aux lèvres. Je fumais toute la journée à mon bureau. C'est le meilleur endroit où j'aie travaillé, avec les gens les plus futés, les plus intéressants.

J'associe le tabac à la lecture et aux livres, en particulier aux vieux livres. Mon cœur bondit quand je vois dans de vieux films des pièces garnies d'étagères pleines de livres. Les honnêtes maisons avaient toujours des bureaux ou des bibliothèques, et les clubs masculins des fumoirs avec des fauteuils confortables. Voilà à quoi devait ressembler la vie d'un homme : assis dans un fauteuil, fumant la pipe, et savourant un bon livre. De tels lieux existent encore, mais il y en a de moins en moins.

Et même les hommes les plus humbles, n'importe où dans le monde occidental, se sont assis de part et d'autre d'un échiquier et se sont soufflé de la fumée dans la figure en méditant leurs prochains coups. Des couches sociales les plus basses aux plus hautes, le tabac s'est enraciné dans notre civilisation. Il fait partie de notre héritage.

Je sais que j'étais destiné à fumer parce que je suis sûr que j'ai fumé dans ma vie antérieure. J'ai dû posséder une

belle salle de lecture tapissée de livres, bien fournie en cendriers et en briquets, avec une batterie d'une bonne douzaine de pipes. Je m'asseyais dans mon fauteuil préféré chaque soir, pour déguster une pipe et un beau vieux livre. Et si j'en avais le courage, j'attrapais un beau stylo à encre et du papier, et j'essayais d'écrire une histoire, un essai ou un poème. Mais je n'étais jamais satisfait du résultat. Alors je priais Dieu de m'accorder une autre vie sur terre, dans laquelle je pourrais mener la carrière littéraire que je souhaitais tant. En attendant, je me plongeais dans des livres aux épaisses couvertures reliées de toile, imprimés en typographie et illustrés d'élégantes gravures, préparant mon âme pour ma prochaine vie. Je pense que j'étais probablement un obscur professeur dans quelque université nordique, où les longs hivers neigeux étaient propices à de tranquilles soirées à la maison avec ma pipe et mes livres. Et chaque soir, avant d'aller se coucher, ma domestique, apercevant le trait de lumière sous la porte de ma bibliothèque, frappait, puis passait la tête. «Avez-vous besoin de quelque chose, professeur, avant que je me retire?»

«Non, merci, Martha», répondais-je, en soufflant un petit nuage de Latakia au-dessus des pages d'un roman particulièrement divertissant. «J'ai tout ce que je pourrais désirer.»

## MES MILLE PREMIERS DOLLARS COMME ECRIVAIN

(«*My first thousand dollars as a writer*»,  
in *Dead man talking*, Décembre 2002)

J'établis une règle pour les écrivains, qui sera désormais connue sous le nom de Règle de Kilodney : vous n'avez pas le droit de vous appeler écrivain tant que vous n'avez pas tiré mille dollars de vos écrits. Nous interpréterons cette loi strictement. Les boulots qui comportent de l'écriture ne comptent pas. Les subventions ne comptent pas. Les notes de lecture ne comptent pas. Les dédommagements sous d'autres formes ne comptent pas. Seul compte l'argent reçu pour quelque chose que vous avez écrit. Les amateurs qui se prétendent écrivains peuvent aller se promener.

Comme j'ai tenu le compte de tout l'argent que j'ai gagné dans ce métier ingrat, j'ai eu l'idée d'ouvrir mon registre et de vous montrer comment j'ai gagné mes mille premiers dollars. (Il y a aussi eu au fil du temps beaucoup de publications non payées, mais je ne vais pas m'ennuyer à en faire la liste.)

1967 – J'écrivis une histoire pour la revue humoristique de ma faculté à Ann Arbor, et reçus pour cela 10 \$. C'était au sujet d'un type de ma cité universitaire, et après ça il n'a plus voulu me parler.

Total dans l'année : 10 \$. Total dans la carrière : 10 \$.

1968 – J'avais décidé que je voulais devenir écrivain, bien que je fusse étudiant en science. Ma personnalité allait rester ainsi déchirée pendant des années. J'envoyais ma première histoire affreuse à de grands magazines et je collectionnais mes premiers refus. Je déménageai à Houston juste après avoir passé mon diplôme en août.

Total dans l'année : 0 \$. Total dans la carrière : 10 \$.

1969 – J'étais si seul et déprimé, pendant mes neuf mois à Houston, que je n'ai jamais écrit sur cette période de ma vie. J'étais chômeur depuis le début de l'année et je conservais la vague ambition de devenir écrivain. Je découvris l'univers des petites revues littéraires. Je continuais d'envoyer mes premières réalisations sans bien savoir ce que je faisais. Je réussis à vendre deux articles amusants au supplément dominical du *Houston Post*, un pour 50 \$ et l'autre pour 75 \$, après quoi je ne fus plus bienvenu. Un jour que j'étais dans un taxi, le chauffeur noir me demanda comment je gagnais ma vie. Quand je lui dis que j'étais un écrivain indépendant, il demanda « Qu'est-ce que c'est que ça ? » En mai, je rentrai «chez moi» à Long Island. Je fus réformé au service militaire, ce qui est peut-être la plus grande chance que j'aie jamais eue.

Total dans l'année : 125 \$. Total dans la carrière : 135 \$.

1970 – Une année extrêmement misérable de ma vie. Je partis vivre à Boston et j'en revins une semaine après. Premières vagues idées d'émigrer au Canada. Je fus au chômage la plus grande part de l'année, et je restais assis dans ma chambre, essayant coupablement d'écrire, et proposant mon ouvrage partout. Je vendis une histoire au *National Lampoon*, qui parut dans leur numéro spécial «*Paranoia*». C'était la première histoire non sollicitée qu'ils acceptaient, et mon premier papier signé Crad Kilodney. Je fus payé 300 \$. Je me considérai dès lors comme un «professionnel», et une dame qui animait un atelier d'écriture dans mon quartier me signala à son agent. Cela aboutit à une désillusion majeure. Je n'étais pas prêt pour travailler avec un agent et au bout d'un an, je demandai que l'on me rende tous mes manuscrits. Par mes propres démarches, je vendis un entrefilet à *Changing Times* pour 5 \$, deux blagues à *Current Comedy* pour 4 \$, et un entrefilet à *Fate Magazine* pour 2,50 \$.  
Total dans l'année : 311,50 \$. Total dans la carrière : 446,50 \$.

1971 – Je voudrais dire un mot au sujet des lettres de refus. Beaucoup de prétendus écrivains pensent que les lettres de refus confirment leur talent. C'est-à-dire que le supposé écrivain est un tel génie et si en avance sur son temps, qu'il est inévitablement rejeté. La vérité, c'est que les lettres de refus ne prouvent rien, ni dans un sens ni dans l'autre. Il n'y a aucune raison de les conserver, ou d'en tapisser vos murs. Je vendis une histoire au *Carolina Quarterly* pour 40 \$, et deux entrefilets à *Fate Magazine* pour un dollar pièce. Je travaillais alors à Exposition Press, la deuxième plus grosse maison d'édition à compte d'auteur des USA. Ce travail allait avoir un énorme impact sur moi comme écrivain.  
Total dans l'année : 42 \$. Total dans la carrière : 488,50 \$.

1972 – Je continuai d'évoluer lentement, comme écrivain. J'étais habile mais inconsistant. Beaucoup d'envois, beaucoup de refus. J'étais très malheureux sous le toit de mes parents, mais je n'avais pas le courage de m'en aller. J'économisais chaque dollar possible de mon travail, ce qui s'avéra plus tard très avantageux. Le *National Lampoon* avait rejeté plusieurs de mes nouvelles propositions, mais la rédaction adopta mon idée d'un numéro sur les OVNI et utilisa un peu de mon texte. J'obtins un co-crédit et 200 \$. Je vendis aussi une histoire à une petite revue littéraire appelée *Fiction*, pour 25 \$. C'était la première fois que j'étais annoncé en couverture.  
Total dans l'année : 225 \$. Total dans la carrière : 713,50 \$.

1973 – Ce fut l'année où j'émigrâi au Canada – pour des raisons en partie politiques et en partie familiales. La période d'adaptation réduisit fortement ma production écrite,

mais je fis une vente dans l'année, une histoire dans *Prism International*, pour 20 \$. Ce fut ma première publication canadienne. (Je compterai les dollars américains et canadiens pareillement, puisqu'ils étaient à peu près équivalents, à cette époque).

Total dans l'année : 20 \$. Total dans la carrière : 733,50 \$.

1974 – Je vivais dans un ravissant appartement sur Nina Street, près de la fameuse *Casa Loma* de Toronto. Quand je m'y installai, cela semblait être l'appartement idéal pour un écrivain – un appartement de caractère, avec une jolie vue. Cependant, je n'écrivis pas grand chose de bon dans cet appartement idéal. En fait, je stagnai. J'étais au chômage, après un premier boulot de courte durée, et je me demandais encore si je parviendrais jamais à devenir écrivain. Je gagnai 10 \$ pour une nouvelle parue dans *Canadian Fiction Magazine*, 25 \$ pour un article dans *Four Quarters*, 5 \$ pour un entrefilet humoristique dans le *New Yorker*, 3 \$ pour une blague dans *Current Comedy*, et 200 \$ de droits pour la réédition de mon texte du *National Lampoon* dans leur anthologie *The Paperback Conspiracy*.

Total dans l'année : 243 \$. Total dans la carrière : 976,50 \$.

1975 – Je travaillai pour un distributeur de livres nommé McLeod, qui n'existe plus. J'étais officiellement représentant mais je passais la plus grande part de mon temps dans l'entrepôt avec les magasiniers. J'étais mieux accepté par eux que par les autres vendeurs et les employés de bureau. J'étais très malheureux, j'écrivais très peu, négligeant même mon journal personnel, ce qui fait que mes futurs biographes trouveront peu de matériaux sur cette période. Je ne vendis rien.

Total dans l'année : 0 \$. Total dans la carrière : 976,50 \$.

1976 – J'étais de nouveau au chômage mais j'écrivais plus, grâce à un éditeur assistant de Winnipeg qui me mit le feu au cul. Chaque proposition acceptée, payée ou non, était une stimulation, et je devenais plus optimiste quant à mon avenir. A cette époque j'avais déjà écrit environ sept nouvelles qui étaient assez bonnes pour figurer dans mes propres petits livres, dans un futur pas trop éloigné. Cette brillante idée de l'auto-publication n'avait pas encore germé dans mon esprit, mais je pense qu'une puissance supérieure m'y préparait pour le bon moment. Je vendis deux nouvelles pour deux anthologies préparées par un ami de l'éditeur de Winnipeg qui l'avait déjà publié. Finalement l'éditeur renonça aux anthologies, mais je reçus des paiements partiels de 35 et 25 \$. Je vendis aussi une histoire 5 \$ à une revue intitulée *Cosmic Circus*, qui se révéla être une revue gay. Je n'en avais pas idée, comme je me contentais de prendre des adresses de revues dont je n'avais jamais entendu parler, dans un petit annuaire. Bref, peu importe. Cinq dollars, c'est cinq dollars.

Je vendis aussi une histoire à la revue canadienne *Descant*, pour 60 \$. Le chèque avait été glissé invisiblement entre les pages de mon exemplaire gratuit, d'où il jaillit alors que je voulais montrer mon texte à deux amis, et nous fûmes tous trois surpris. A l'époque, 60 \$, c'était une jolie somme, pour une histoire brève.

Total dans l'année : 125 \$. Total dans la carrière : 1101,50 \$.

Vous savez maintenant le temps que ça m'a pris, de gagner mes mille premiers dollars comme écrivain. Quand vous rencontrez quelqu'un qui se prétend écrivain, appliquez la règle de Kilodney. Demandez-lui combien d'argent il a réellement gagné avec ce qu'il a écrit. Demandez-lui combien de temps il compte galérer dans l'obscurité avant de gagner ses mille premiers dollars.

MON RENDEZ-VOUS AVEC SULTAANA FREEMAN

(«*My date with Sultaana Freeman*»,  
in *Dead man talking*, mai 2003)

Un ami commun m'avait arrangé un rendez-vous avec Sultaana Freeman. Je suppose qu'on peut parler de rencontre à l'aveugle, car personne, à part ses parents, n'avait idée de ce à quoi elle ressemblait.

Comme j'approchais de chez elle, je l'aperçus qui se tenait au bord du trottoir, couverte d'une draperie et d'un voile noirs. Seuls ses yeux étaient visibles. Je descendis et la saluai avec un entrain exagéré. Elle répondit par un formel «Comment allez-vous?»

Dans la voiture, elle accrocha sa ceinture et regarda droit devant elle. Je voulais lui raconter une blague mais je l'avais oubliée. «Où m'emmenez-vous? demanda-t-elle.

- J'ai pensé que nous pourrions aller dans un drive-in.
- Qu'est-ce qui est au programme?»

Je ne voulais pas lui avouer que c'était un film porno soft. «C'est un drame.

- Un drame sur quel sujet?
- Euh... l'hygiène.
- L'hygiène?

- Oui.» Tandis que nous roulions, je m'efforçais de faire la conversation. «Alors, qu'est-ce que tu portes sous ce, heu, cette chose noire?

- Que voulez-vous dire?

- Je veux dire, tu portes des trucs normaux comme un soutien-gorge et une culotte?»

Elle me regarda froidement. «Je suis tout à fait normale.

- Ah, c'est parfait. Qu'est-ce que tu dirais de bas et d'un porte-jarretelles?»

Elle me lança un regard furieux. «Des bas!

- Et tu préfères une petite culotte ou un string?

- Vos questions sont impertinentes. J'espère que vous comprenez que ceci est une simple rencontre amicale.

- Oh bien sûr, pourquoi pas, ha, ha.»

Lorsque nous arrivâmes à l'entrée du drive-in, la caissière, une quinquagénaire très maquillée, demanda:

«Cette jeune dame a dix-huit ans?

- Oui, répondit Sultaana sur un ton irrité.

- Montrez-moi votre permis de conduire, exigea la caissière.

- Elle n'en a pas, expliquai-je. Elle est en procès avec l'Etat.»

Sultaana fouilla dans son sac et en sortit un morceau de papier usé, qu'elle déplia et tendit à la caissière. Cela ressemblait à un certificat de naissance. La caissière le regarda brièvement et le lui rendit. «Dix dollars, s'il vous plaît.»

Je payai et pris les tickets, puis nous nous engageâmes

dans le parking, qui était à moitié plein. Le ciel venait juste de s'assombrir. Je me garai au dernier rang. «Voilà, dis-je. Heu, tu veux qu'on s'installe à l'arrière? On sera plus à l'aise.» Je me disais que si j'arrivais à l'attirer à l'arrière, je pourrais au moins me faire branler. Il y eut un moment d'hésitation, puis elle défit sa ceinture et sortit. Je repoussai la banquette avant et m'installai avec Suldaana à l'arrière.

Quand le film commença, elle remua nerveusement et détourna son regard de l'écran. Je me rapprochai d'elle et passai mon bras autour de ses épaules rigides. J'examinai son corps emmitouflé, en essayant de deviner si ses seins méritaient le déplacement. «Tu n'as pas de boutonnière sur le devant de ce truc? demandai-je.

- Non, alors pas la peine de chercher.»

J'avais passé mon bras gauche autour de son cou et je rapprochai ma main de son nichon gauche. «Tu sais, vraiment j'admire ton courage, dis-je. Je veux dire, de lutter pour tes droits religieux. Peu de gens ont le cran de, heu, de rester fidèle à leur foi.

- Oui.»

Je m'aventurai à poser ma main droite sur sa cuisse. «Je pourrais devenir musulman, moi-même.

- Vous devrez lire le Coran tous les jours.» Elle prit ma main droite et l'écarta de sa cuisse. Je commençais à bander.

Je lui pris la main et, après avoir fait mine de ne plus bouger pendant une minute, je la tirai lentement vers mon entre-jambes.

«Qu'est-ce que vous faites? dit-elle sèchement, tout en dégageant sa main.

- Tu voudrais pas me branler? dis-je effrontément. J'ai la trique comme un poteau.

- Vous êtes insolent!»

Je toussai nerveusement et me tins tranquille une minute. Puis j'entrepris d'ouvrir ma braguette aussi discrètement que possible. Je serrai Suldaana contre moi. «Tu pourrais me sucer sous ton voile, personne ne verrait.

- Vous êtes dégoûtant!» dit-elle en s'écartant de moi. Mais je me rapprochai aussitôt d'elle.

«Oh, il y a un dollar par terre» dis-je en feignant la surprise. Je me penchai vers ses pieds et tentai furtivement d'enfoncer ma main sous sa burka.

«Arrêtez! dit-elle en repoussant ma main.

- Hou, mais t'as combien d'épaisseurs, là-dessous? T'as peur des rayons cosmiques, ou quoi?

- Ne pensez-vous donc qu'au sexe?

- Non, bien sûr que non...» Je réfléchis un instant. «Je pense aussi à la violence.

- Je pratique les arts martiaux», dit-elle en me regardant à travers la fente de son voile. Je retombai en arrière, momentanément découragé. Okay, certains rendez-vous partent du mauvais pied, cela arrive.

Il fallait changer de vitesse. «Tu veux que j'aille chercher quelque chose au bar?

- Oui. Je voudrais des cacahuètes et du Coca light.

- Parfait, je reviens.» Je sortis et marchai à grands pas vers le bar, en souriant d'un air désinvolte pour donner l'impression que je prenais du bon temps. Au retour, je trouvai Sultaana en train de lire le Coran sans s'occuper du film. Je lui tendis la collation.

«Tu sais, si tu en as marre, on peut aller chez moi. On regardera une vidéo, proposai-je.

- Quel genre de vidéo?

- J'ai des trucs très intéressants, du B & D allemand.

- Qu'est-ce que c'est que ça?» demanda-t-elle, tout en mastiquant ses cacahuètes et en sirotant sa boisson par-dessous son voile.

«Bondage et Domination, répondis-je d'un air sérieux. C'est au sujet de la lutte du peuple par le bondage.»

Elle me regarda avec perplexité. «C'est un documentaire?

- Heu, oui, c'est un documentaire, filmé tel que ça s'est produit. Ca parle d'hommes qui oppriment des femmes.

- Comment ça?

- Eh bien, ils les fouettent, tout ça.»

Elle arrêta de mâcher et reposa son verre. «Et ces femmes sont nues, à tout hasard?

- Hum, eh bien, pour ainsi dire, oui.»

Elle posa sa barquette par terre. «Vous êtes un cochon dégoûtant. Ramenez-moi chez moi tout de suite.»

Impulsivement, je la pris par la poitrine. «Fais-moi juste voir tes nichons, poupée, allez!» Elle me gifla. J'abandonnai et descendis. Elle ne se donna pas la peine de quitter la banquette arrière.

Je repris le volant, les couilles douloureuses de déception. Dans le rétroviseur, je la voyais lire son Coran.

Quand nous arrivâmes chez elle, elle descendit de voiture et claqua la portière derrière elle. Je me penchai et l'appelai par la fenêtre. «Si on se voyait samedi prochain? On ferait une longue promenade! Tu pourras me parler de l'islam! Je te boufferai comme ça ne t'est jamais arrivé!»

Elle entra dans la maison, ferma la porte et éteignit la lanterne.

Ah!... Sultaana Freeman... Il y a des gonzesses comme ça. Mais c'est de la comédie, vous savez. Il vous suffit de trouver le bon bouton et d'appuyer dessus. Et là, vous en faites ce que vous voulez. Croyez-moi. Je connais bien les femmes.

## LES PIRES CHOSES POUR VOUS

(«*The worst things for you*», in *New writings*, 6 mai 2008)

J'ai établi la liste des dix choses les plus mauvaises pour vous, d'après différentes autorités scientifiques :

1. La purée en flocons.
2. L'eau du robinet.
3. L'eau en bouteille.
4. Le sucre.
5. Le sel.
6. Les édulcorants artificiels.
7. Le porc.
8. Les plats cuisinés.
9. La lumière du soleil.
10. Les plastiques souples.

Et voilà. J'aurais cru que peut-être le cyanure, la ciguë, la strychnine, le gaz neuroplégique, ou le plutonium seraient les pires choses pour vous, mais de toute évidence ils n'entrent même pas dans le top ten. D'un autre côté, le tabac et l'alcool non plus, ce qui est une bonne nouvelle.

La purée en flocons est la plus grosse surprise. Un ami, expert en programmation informatique, m'assure que la purée en flocons accélère le métabolisme par l'apport massif d'hydrates de carbone. C'en est trop pour votre organisme, qui se dérègle, et vous mourez. J'ai pensé alerter les gens, quand je vais dans mon supermarché habituel, mais je veux pouvoir continuer d'y faire mes courses.

L'eau du robinet contient des tas de vilains produits chimiques supposés la rendre potable ou prévenir les caries, mais si vous voulez savoir ce que vous buvez réellement, regardez ces taches de rouille sur le mobilier de votre salle de bain. Vous ne pouvez pas vous en débarrasser.

L'eau en bouteille, c'est juste de l'eau du robinet avec une étiquette par-dessus. Je tiens cela de nombreuses sources incontestables, y compris un épicier chinois.

Le sucre vous donne du diabète et des maladies cardiaques, sans compter que ça vous pourrit les dents. Il y a aussi une corrélation à 90 % entre l'addiction au sucre et le comportement violent (Voir la *Revue de l'Alimentation et de la Violence*, Sept. 2004).

Le sel est mauvais pour votre cœur et pour la circulation sanguine. Ca détruit aussi vos cellules nerveuses. Si vous laissez vos enfants manger des amuse-gueule salés, vous êtes un assassin.

Les édulcorants artificiels provoquent d'horribles mutations chez les souris, comme l'ont prouvé les expériences en laboratoire à l'université d'Ornskoldrik, en Suède, qui s'est spécialisée dans ce genre de choses. Le savant qui a fait cette découverte a été cité pour le Prix Nobel, ou quelque autre.

Le porc ne contient pratiquement que du gras, qui vous bouche les artères, et vous tombez raide mort sans vous y attendre. (Si les cochons eux-mêmes ne tombent pas raides morts, c'est qu'ils sont habitués.)

Les plats cuisinés sont pleins de conservateurs – nitrates, nitrites, ou des trucs dans ce genre. Les explosifs aussi sont à base de nitro-quelque chose. Tout ce qui contient n'importe quelle sorte de nitrogène, soit d'azote, est mortel car – croyez-le ou pas – il n'y a pas d'antidote à l'azote !

La lumière du soleil provoque le cancer de la peau, donc vous ne devriez pas sortir du tout pendant la journée. La lune reflète la lumière du soleil, donc elle est tout aussi mauvaise. Et les étoiles sont également des soleils, donc leur lumière est exactement la même. Recouvrir tout votre corps de crème solaire très haute protection réduit le danger d'environ 15 %, ce qui est toujours mieux que rien.

Les plastiques souples contiennent ce qui s'appelle des phthalates, qui donnent le cancer aux bébés et vous détruisent les reins. Les rideaux de douche en émettent sous l'action de l'eau chaude, et vous ne pouvez pas vous en débarrasser. Ça vous traverse carrément la peau.

La bonne nouvelle, c'est que l'alcool est réellement bon pour le cœur, que la caféine stimule le cerveau, et que la nicotine est un régulateur de l'humeur. Les Mormons, toutefois, proscrivent les trois, ce qui explique pourquoi leur espérance de vie est si brève, qu'ils ont besoin de convertir d'autres gens pour maintenir leur population (Voir la *Revue des Etudes Alimentaires et Religieuses*, Juillet 1997).

## TROUS de VER

(«*Worm holes*», in *New writings*, 8 mai 2008)

Les savants (et quand je dis «les savants», je me réfère, bien sûr, aux savants) n'ont pas encore examiné l'existence d'un phénomène que nous avons tous remarqué depuis longtemps.

Il y a dix minutes, une boîte d'allumettes, qui aurait dû se trouver sur la table basse devant moi, a complètement disparu. Je l'ai cherchée partout, sans pouvoir la retrouver. Or quelque cinq minutes plus tard, elle était de retour, à l'endroit exact où elle devait être.

C'est arrivé à tout le monde. Vous cherchez un simple objet – un peigne, un bouton, un stylo, un billet – qui se trouvait juste devant vous un moment avant, et qui n'y est plus. Vous le cherchez, mais vous ne pouvez pas le trouver. Puis, pendant que vous ne regardez pas, il revient mystérieusement au bout de quelques minutes, parfois plus longtemps. Soit l'objet est exactement à sa place, ou dans les environs, soit, au pire, dans des endroits totalement inexplicables (derrière le frigo, sous le canapé, dans la salle de bain, sur le bord de la fenêtre, etc.).

Vous avez probablement pensé que votre vue baissait, ou que vous avez juste eu un dérangement psychique passager. Mais ce n'est pas l'explication. En vérité, l'objet a disparu dans un «trou de ver».

Un «trou de ver» est une espèce de distorsion de l'espace-temps, qui fait en quelque sorte irruption dans votre existence pour des raisons inconnues. Il a deux bouts, comme un tube, et pour ainsi dire il flotte ou volette de-ci de-là. Si un bout vient à passer devant un objet, hop ! il disparaît. Au bout d'un moment, il ressort à l'autre bout, puis le trou de ver se referme et disparaît à son tour.

Vous me demanderez, s'il en est ainsi, pourquoi est-ce que votre chien ou votre femme ne disparaissent pas ? Eh bien, c'est très simple. Ils sont trop gros pour passer par le trou de ver.

Et je ne veux pas entendre d'objections de psychologues, comme quoi cela ne serait qu'une illusion, à laquelle chacun est sujet de temps en temps. Je m'attends bien à cet argument. Ils veulent nous faire croire que nous avons un problème psychologique, parce que c'est leur gagne-pain. Ils n'admettront jamais l'existence des fantômes, des ovnis, ou des phénomènes parapsychiques. C'est juste notre esprit faillible, qui nous joue des tours !

Eh bien, laissez-moi vous raconter, un ami à moi a perdu ses clés. Il les avait posées sur sa commode, et il était allé se brosser les dents dans la salle de bain. Quand il est revenu dans sa chambre, les clés avaient disparu. Il a fouillé toute la pièce, en vain. Deux heures après, il a retrouvé ses clés... dans la cuisine, et plus précisément dans la litière du chat ! Alors que le chat avait été dehors pendant tout ce

temps ! Expliquez-moi ça, Monsieur le Je-Sais-Tout  
Psychologue !

## QING FO, LA FEMME-CALMAR CHINOISE

(«*Qing Fo, the Chinese squid woman*»,  
in *New writings*, 21 mai 2008)

Avant d'en venir à Qing Fo, la femme-calmar chinoise, je voudrais dire deux choses.

La première, c'est que j'en ai marre des parasites comme ma voisine Martha, qui vit de l'assistance publique depuis au moins quinze ans. Elle n'a pas de problème physique, ni mental. Elle n'a simplement pas envie de travailler. Comment elle s'arrange, je n'en ai pas idée. Elle prétend faire du bénévolat. Même si c'est vrai, comment fait-elle pour s'en sortir depuis tant d'années ? La seule explication que je vois, c'est qu'elle couche avec son assistant social, encore qu'il faille en vouloir, pour coucher avec un tel déchet. Je suppose qu'elle va chez lui, parce que je ne l'ai jamais vu recevoir de visites masculines.

La deuxième chose qui me pompe l'air, c'est le supermarché du coin, qui refuse d'avoir du Diet Dr Pepper, ou aucune autre bière de racine diététique. Où est ma liberté de choix ? Dans quel pays arriéré sommes-nous ? Le gérant prétend qu'il n'a pas le droit d'avoir les marques de soda que je veux ! Quel typique défaitiste canadien ! Il y a des fois où j'ai envie de l'étrangler ! Il a tous ces aliments genre asiatique qui ressemblent à de la litière pour chat, mais il ne peut pas avoir du soda normal pour les hommes blancs. Je suis sûr que Coke et Pepsi payent pour empêcher toutes les autres marques d'être présentes sur les étagères, ce qui est une forme d'obstacle à la concurrence, mais que fait le gouvernement ? Absolument rien ! Je me suis souvent plaint, mais plus personne ne répond à mes lettres.

Qing Fo, la femme-calmar chinoise, représente le plus grand mystère de toute l'histoire de la Chine, un mystère encore plus grand que de savoir comment font tous ces Chinois pour vivre avec tout cet air pollué. On ne trouve rien à son sujet sur internet, donc une fois de plus c'est à moi qu'il échoit de régler un problème du monde. J'ajoute que le consulat de Chine ne m'a été d'aucun secours. Ils prétendent ne jamais avoir entendu parler d'elle !

Qing Fo naquit en 1928 ou en 1938, à Zhengzhou ou à Wuhan. Son père était soit un paysan, soit un vendeur ambulant de pots et de casseroles, et leur famille était soit du côté des communistes, soit des nationalistes. Dans sa jeunesse, Qing Fo fut soit institutrice, soit une des maîtresses de Mao Zedong, par qui elle aurait eu des informations sur la bombe atomique.

Elle fut surnommée la femme-calmar soit à cause de son talent pour préparer les calmars de diverses façons, soit parce qu'elle avait des bras comme les calmars, avec des ventouses. Une autre théorie est qu'elle était la maîtresse d'un trafiquant d'opium connu sous le nom de Calmar.

Certaines sources affirment qu'elle n'était pas du tout chinoise mais coréenne. Et certains suggèrent que c'était un homme déguisé en femme. Cependant, un épicier chinois de mon quartier assure que personne en Chine ne pourrait être appelé la femme-calmar chinoise, que si c'était vraiment une femme et une Chinoise, car les Chinois ne sont pas si faciles à berner. Je pense qu'il n'y a rien à opposer à ce genre de logique.

Sa mort est aussi mystérieuse que sa vie. Certains pensent qu'elle a été tuée pendant les émeutes de la sauce piquante, à Shantung en 1975. D'autres prétendent qu'elle s'est suicidée avec du poison afin d'éviter une exécution pour trahison, du fait qu'elle avait dérobé les plans d'un moteur de fusée. D'autres encore affirment qu'elle vit encore à Canton, ou à Hong-Kong, ou à Madison, dans le Wisconsin, et qu'elle a pris le nom de Chi Kwok, Bao Wing, ou Shirley Goldman.

Le manque de documentation fiable m'inspire la conviction qu'une conspiration orwellienne a été ourdie dans les plus hautes sphères du gouvernement chinois pour faire disparaître toute mention de Qing Fo et toute preuve de son existence. Cela ne peut s'expliquer que si elle a été mêlée à quelque affaire touchant la sécurité nationale, ou impliquée dans un scandale avec quelque haut fonctionnaire. Telle est mon hypothèse, à moins que quelqu'un ne puisse prouver autre chose.

Une autre chose qui me rend fou, ce sont les aboiements de chiens, qui me réveillent en plein jour, quand j'ai envie de dormir. Il y a des magasins en face de chez moi et les propriétaires de chiens les attachent à l'extérieur, le temps de faire leurs courses. Certaines de ces bêtes sont très mal dressées et aboient continuellement. Il y a soi-disant un décret municipal contre le bruit, mais personne ne l'applique. Des fois, j'ai envie de prendre une batte de base-ball et d'aller éclater la tête du chien. Certains de ces maîtres de chiens sont si anti-sociaux, qu'ils se moquent de savoir si leurs animaux dérangent les gens normaux comme moi. Il y a un gars en particulier, dont le chien ne peut pas rester deux secondes tranquille, et je peux assurer, rien qu'en l'ayant regardé aux jumelles, que c'est soit un trafiquant de drogue, soit un assisté comme cette misérable Martha, qui n'a pas de chien, mais elle a un chat qui pue la mort, et elle n'ouvre même pas une fenêtre pour aérer son appartement, c'est pour ça qu'aucun visiteur ne peut tenir plus d'une minute chez elle, d'après ce qu'on m'a dit.

UN ENTRETIEN AVEC CRAD KILODNEY

(«An interview with Crad Kilodney»,  
in *New writings*, 26 mai 2008)

Bonsoir, mesdames et messieurs, et bienvenue dans la seizième édition de notre série d'entretiens, «Ecrivains extrêmes», sponsorisée par le Conseil des Arts de Moose River et par Garbanzo Recyclage, chez qui «nous vous traitons vous et vos déchets avec un égal respect».

L'auteur invité ce soir est Crad Kilodney. Il va être interrogé par Mme Agraka X. Pniu, éditrice de la *Knerpie Literary Review*. Mme Pniu, si vous voulez bien commencer.

Interviewer : Mr Kilodney, où prenez-vous vos idées ?

Kilodney : Mes idées ?... Je... euh... eh bien... je ne sais vraiment pas quoi répondre.

Int. : Combien de temps cela vous prend-il pour écrire un livre ?

K. : Combien de temps ?... Eh bien, je... vraiment je ne saurais dire.

Int. : Quels sont votre meilleur livre et votre plus mauvais livre ?

K. : Oh... heu... Je... ne sais pas... Je...

Int. : Comment réagissez-vous aux refus ?

K. : Les refus... Je... heu... Je suppose que simplement... je les encaisse.

Int. : Pourquoi aucun grand éditeur ne vous a-t-il publié ?

K. : Euh... Je... Je n'ai pas d'explication, je le crains.

Int. : Pourquoi pensez-vous avoir du talent ?

K. : Euh... euh... Je n'ai pas de réponse à ça... Désolé.

Int. : Ne croyez-vous pas que vous vous en seriez mieux sorti si vous aviez passé un diplôme d'anglais à l'université, au lieu d'étudier quelque chose d'inutile comme l'astronomie ?

K. : Eh bien... Je ne le saurai jamais.

Int. : Un critique a défini votre écriture comme «un assemblage presque aléatoire de mots et de phrases, insignifiant et incohérent.» Est-ce vrai ?

K. : Oh... heu... Je... J'espère que non.

Int. : L'écrivain a-t-il pour mission d'améliorer la société, ou bien faut-il se contenter de faire ça juste pour l'argent ?

K. : Je... Je suis bien en peine de répondre.

Int. : Vous vivez actuellement d'opérations boursières. Cela n'est-il pas la négation de toute votre carrière littéraire ?

K. : Eh bien... Il faut bien que je me nourrisse... J'en suis désolé.

Int. : Quels prix avez-vous gagnés ?

K. : Oh... Aucun, j'en ai bien peur.

Int. : Si vous deviez revivre votre vie, que feriez-vous d'autre ?

K. : Je ne sais... Je... ne peux vraiment pas dire.  
Int. : Si vous étiez un animal, lequel seriez-vous ?  
K. : Un animal ?... Un animal... Je... Je n'y avais jamais pensé... Je ne vois pas.  
Int. : Comment écrivez-vous, concrètement ?  
K. : Je... heu... J'écris avec un stylo... et du papier.  
Int. : Pourquoi n'avez-vous pas d'ordinateur ?  
K. : Je ne connais rien aux ordinateurs.  
Int. : Pourquoi n'êtes-vous pas plus célèbre ?  
K. : Eh bien... Je... Je ne sais pas.  
Int. : Quel est votre vedette de cinéma préférée ?  
K. : Je ne sais pas... Je... Je ne suis pas sûr.  
Int. : Avez-vous des animaux domestiques ?  
K. : Des animaux domestiques ?... Non... aucun.  
Int. : Que regardez-vous à la télévision ?  
K. : A la télévision ?... La télévision... Pas grand chose... Peut-être la chaîne météo.  
Int. : Quelle pourrait être votre épitaphe ?  
K. : Oh, mon Dieu... Heu... Je... Je... Je me sens mal.  
Int. : «Je me sens mal»? C'est bien trouvé. J'aime beaucoup. Et je n'ai pas d'autres questions, alors je vous remercie, Crad Kilodney.  
K. : Oh... oui... je vous en prie.

Ainsi s'achèvent les programmes de la soirée. Je tiens à remercier Crad Kilodney et Mme Agraka X. Pniu pour cet entretien vraiment brillant et mémorable. La semaine prochaine, notre écrivain invité sera Farouk al-Jawali, l'auteur de *Herbes de l'agonie*. Il sera interrogé par le professeur Ruta Ghaoutsi-Habib, de Munger College.

Veillez sortir en ordre par la porte du fond, et soyez prudents en sortant du parking, car nous n'avons pas d'assurance de responsabilité civile. Merci et bonne nuit.

ENIGME LOGIQUE : TERRORISTES.

(«*Logic puzzle : Terrorists*», in *New writings*, 29 mai 2008)

Demain, cinq groupes terroristes différents (Al-Qaida, le Hezbollah, le Hamas, le Jihad islamique et Asbat al-Ansar) vont attaquer cinq cibles canadiennes différentes (la tour CN, les édifices du Parlement, le pont de la Confédération, le port de Montréal, le terminal du Ferry de Vancouver) avec cinq sortes d'armes différentes (explosifs, bombe incendiaire, gaz sarin, bombe nucléaire, poudre d'anthrax) à cinq heures locales différentes (9 h, midi, 14 h, 17 h, 20 h). En vous aidant des indices suivants, retrouvez quel groupe va frapper quelle cible avec quelle arme et à quelle heure. (Ne tenez pas compte des différences de fuseau horaire.)

1. Seule une des deux propositions suivantes est vraie :
  - A. Le port de Montréal sera frappé à 9 h mais pas avec l'anthrax.
  - B. Asbat al-Ansar n'utilisera pas la bombe incendiaire, ni n'attaquera plus tard qu'à 14 h.
2. Ces quatre attaques sont distinctes : celle d'Al-Qaida, celle recourant à l'anthrax, celle ayant lieu à 17 h, et celle du terminal du Ferry de Vancouver.
3. C'est soit le Hamas, soit le Jihad islamique, qui frappera la tour CN, mais pas avec la bombe nucléaire.
4. Le Hezbollah frappera le port de Montréal mais pas avec la bombe incendiaire, ni plus tard qu'à 14 h.
5. La bombe nucléaire sera employée à midi, mais pas par le Jihad islamique, ni par Asbat al-Ansar.
6. Al-Qaida attaquera à 14 h mais pas avec le gaz sarin.
7. Les explosifs seront employés au Parlement mais pas avant 14 h.
8. Le pont de la Confédération sera frappé à 17 h mais pas avec le gaz sarin.
9. Le terminal du Ferry Vancouver ne sera pas frappé par Asbat al-Ansar, ni à 20 h.

## POLYCARPE, L'HOMME AUX NOMBREUSES CARPES

(«*Polycarp, man of many carps*», in *New writings*, 11 juin 2008)

Tout le monde ou presque meurt d'envie d'en savoir plus et toujours plus sur le singulier Polycarpe, martyr chrétien du II<sup>e</sup> siècle, évêque de Smyrne, auteur du succès de librairie *Lettre aux Philippiens*, et bien sûr, l'Homme aux Nombreuses Carpes ! Son histoire est sans égale, et sera bientôt portée au grand écran dans une production hollywoodienne, interprétée par Tom Cruise !

Dans sa petite enfance, Polycarpe fut vendu comme esclave à une femme riche nommée Calisto, qui l'éleva comme son propre fils. Heureux et insouciant dans sa belle propriété de la cité de Smyrne (aujourd'hui Izmir, en Turquie), il n'aimait rien tant que d'aller pêcher des carpes dans la baie, sur la mer Egée. Il semblait avoir un talent magique pour les attirer. Elles lui sautaient littéralement dans les bras. Il les caressait, jouait avec elles, et les embrassait avant de les remettre à l'eau. Il affirmait être capable de communiquer avec elles.

Il y eut une carpe à laquelle il s'attacha spécialement, il la ramena à la maison et la prit avec lui dans son lit. Calisto l'avertit que le pauvre poisson mourrait, privé d'eau, mais miraculeusement ce ne fut pas le cas. Polycarpe installait le poisson dans un grand bassin pendant la journée, et dormait la nuit avec lui. On pense maintenant que cette carpe fut un intermédiaire divin, car à cette époque Polycarpe se mit à écrire des essais ésotériques sur Dieu, qui émerveillaient les anciens de l'église locale.

A la mort de Calisto, Polycarpe hérita de son domaine et fit bientôt vivre de nombreuses nouvelles carpes avec lui dans la maison. Les visiteurs étaient toujours surpris par la profusion de carpes sautillant sur le sol, et n'ayant besoin que de s'immerger de temps en temps dans les bassins installés pour leur confort.

Quand le pasteur de l'église locale mourut, Polycarpe fut invité à le remplacer. Il remplit bientôt l'église de charmants bas-reliefs et peintures représentant des carpes. Il se fit même faire un costume de carpe, qu'il portait pendant ses sermons. Ces sermons étaient extraordinaires : il approchait une ou plusieurs carpes de ses oreilles, puis traduisait à l'assemblée ce qu'elles disaient, formulant des pensées sublimes et de divins messages, tels que nul n'en avait jamais entendu. De pieux chrétiens accouraient en foule depuis fort loin pour entendre les paroles du saint homme, à qui la sagesse divine était transmise par ses carpes bénies. Comme de bien entendu, Polycarpe fut bientôt élevé au statut d'évêque.

Dans son œuvre principale, la *Lettre aux Philippiens* (dont les descendants peuplent maintenant les Philippines), Polycarpe écrivit gaiement sur l'amour de l'homme pour la

carpe, et vice-versa, et sur la façon dont la carpe pouvait rapprocher l'homme de Dieu. Il encourageait les Philippiniens, et les chrétiens en général, à aimer la carpe et à communier avec elle, aussi bien dans l'eau que dans la chambre à coucher. Cela conduisit à la création du Mouvement Carpiste et à la fondation du très secret Ordre des Nonnes Carpistes, qui avaient pour usage de dormir avec des carpes. (Le seul couvent de Nonnes Carpistes encore existant se trouve à Lebanon, dans le Kentucky, mais il est curieusement éloigné de toute pièce d'eau!)

A cette époque (le II<sup>ème</sup> siècle après J.-C.), l'Empire Romain était commandé par l'empereur Marc-Aurèle, qui persécutait les chrétiens. Marc-Aurèle ne prenait plus guère de nouvelles des chrétiens d'Asie Mineure depuis longtemps, mais il finit par entendre parler des exploits de Polycarpe, et il ordonna l'arrestation de l'évêque de Smyrne pour avoir contesté la suprématie des divinités romaines, et pour présomption de «relations non naturelles» avec ses carpes.

Polycarpe fut menacé d'être brûlé sur le bûcher, s'il ne renonçait à ses croyances, et s'il n'avouait que sa communication avec les carpes était une imposture. L'évêque, maintenant octogénaire, ne montra aucune crainte de l'exécution. Il proclama : «La carpe est le véritable poisson de Dieu, et je suis Son pêcheur élu». Il fut alors lié au poteau, et l'on alluma le feu. Le bûcher s'enflamma, mais sans brûler Polycarpe, car une miraculeuse pluie de carpes tomba du ciel, éteignant les flammes et jetant la confusion dans la foule ! Le capitaine des gardes, enragé par cette humiliation, ordonna à ses hommes d'exécuter Polycarpe avec leurs glaives, ce qu'ils firent, donnant ainsi à la chrétienté l'un de ses plus remarquables martyrs.

Aujourd'hui, l'influence de Polycarpe perdure. Au centre de la ville d'Izmir, on peut voir une belle statue de saint Polycarpe habillé en poisson, et serrant plusieurs carpes dans ses bras. Et dans toute la Turquie, malgré la prédominance musulmane, la carpe est considérée comme un poisson sacré, qu'il ne faut jamais manger.

Il n'existe pas moins de dix églises baptisées Saint-Polycarpe, en Asie Mineure et en Europe. L'Ecole de Filles Saint-Polycarpe de Blackburn, en Angleterre, est devenue légendaire pour ses réjouissances bruyantes – certains diraient *shocking* – du 23 février, jour de la Saint-Polycarpe. Et l'Hôpital Saint-Polycarpe de Bletchley, en Angleterre aussi, est réputé dans le monde entier pour ses traitements des troubles nerveux.

Le nom de Polycarpe a été adopté par d'importantes aussi bien que par de modestes entreprises, parmi lesquelles les Beignets Polycarpe, les Articles de Sport Polycarpe, les Assurances Incendie et Accidents Polycarpe, le Casino Polycarpe, Pétrole & Essence Polycarpe, Pizza Polycarpe, les Polymères Polycarpe, Propane Polycarpe, les Animaleries Polycarpe, l'Institut de Formation Professionnelle Polycarpe,

Polycarpe Electronique Militaire, et les Vêtements pour Hommes  
Polycarpe.

Polycarpe vivra éternellement, et de même ses nombreux  
amis carpes ! Puissent-ils venir à nous, et trouver leur  
chemin de la mer à nos cœurs !

## CRAD FANTÔME

(«*Ghost Crad*», in *New writings*, 30 juillet 2008)

Mon âme a quitté mon corps au moment de mon choix – un privilège seulement accordé à certains réincarnés. Il y avait une lueur au-dessus de moi, dans laquelle j'étais censé pénétrer. Mais j'ai choisi de ne pas y aller. Nul n'est obligé de franchir le pas, voyez-vous. Nous disposons du libre arbitre sur tous les plans. Si une âme préfère rester sur le plan terrestre, elle peut. Elle devient un fantôme.

Certains fantômes restent sur terre parce qu'ils sont désorientés et ne comprennent pas qu'ils sont morts. D'autres ont un fort attachement à un lieu particulier. Dans mon cas, je n'étais simplement pas pressé de passer de l'autre côté.

Comme je m'y attendais, personne ne s'est inquiété de ce que je devenais, tant qu'on ne s'est pas aperçu que mon loyer était impayé. (J'avais toujours payé mon loyer très ponctuellement.) Mon propriétaire chinois a trouvé mon corps. Il était ennuyé. Il a appelé sa femme et lui a parlé en chinois. Puis il a appelé la police. Mon corps a finalement été incinéré, comme personne ne venait le réclamer.

Le lendemain, le propriétaire et sa femme sont revenus avec un stock de caisses, pour emballer mes biens. Sur mes étagères, bien en évidence, il y avait un grand dossier noir où était inscrit TESTAMENT. Impossible de le rater. Il contenait une copie de mon testament et des instructions pour appeler mon avocat. La femme du propriétaire a mis ce dossier dans une caisse sans même remarquer ce qui était marqué dessus. Charmante femme, mais stupide.

Le propriétaire a essayé d'appeler quelques uns des numéros de téléphone de mon carnet d'adresses, qui était un fouillis d'indications récentes et anciennes, mais il n'est parvenu à contacter aucun de mes parents et amis, et je ne lui en veux pas.

Mes propriétaires n'ont jamais su que j'étais écrivain, donc ils ont jeté tous les papiers imprimés qu'ils ont trouvé, y compris quelques livres et documents qui auraient mérité d'être conservés. Heureusement, j'avais depuis longtemps transféré pratiquement tout ce qui concernait ma carrière littéraire à la bibliothèque universitaire, mais dans ce qu'ils ont jeté, il y avait quelques éléments qui auraient intéressé cette institution.

Mon avocat, Peterson, n'a appris ma disparition que presque un an après, et tout à fait par hasard. Mon testament a finalement été exécuté mais avec beaucoup de retard, et une certaine confusion en ce qui concerne les transferts d'argent. Quand mon appartement a été vidé, des ouvriers chinois sont venus et ont remplacé la fenêtre vieille de 120 ans (chose que j'avais longtemps réclamée sans jamais l'obtenir), installé une nouvelle moquette et repeint les murs.

J'ai passé mes premières journées comme fantôme à aller et venir dans Sherbourne Street, à essayer d'ennuyer les gens que je n'aimais pas (principalement des drogués petits-blancs et des prostituées), mais il faut longtemps pour apprendre à concentrer son énergie à cet effet.

Mon appartement a été loué à un étudiant coréen. Il parlait bruyamment au téléphone et avait un rire haut perché qui ne me plaisait pas, et il faisait une cuisine malodorante. Alors j'ai décidé de me débarrasser de lui. J'étais capable de faire des choses simples, comme de renverser de petits objets dans la salle de bain. Au bout d'un certain temps, il a déménagé. Je ne sais au juste s'il était inquiet ou seulement ennuyé.

Le locataire suivant était un noir, que j'ai tout de suite détesté. Je ne supportais pas son allure. J'ai tapé sur les murs, perturbant ainsi son sommeil plusieurs nuits de suite. Il devenait fou à essayer de comprendre d'où provenaient les coups. Une nuit, pendant qu'il dormait, je suis arrivé à ouvrir la porte du frigo. Quand il l'a vue en se réveillant, il a paniqué et a aussitôt déménagé.

Après lui, c'est une jeune fille philippine quelconque, qui a pris sa place, et elle m'a assez plu pour que je la laisse tranquille. Elle est encore là.

Bien que j'aie vécu 22 ans dans cet appartement sur Isabella Street, je ne m'y sens pas fixé. Alors je me promène aux alentours, je circule invisiblement parmi les personnes physiques sans avoir aucune interaction significative, tout comme je le faisais quand j'étais en vie. Ce qui me ferait le plus grand plaisir, ce serait de trouver des gens qui jouent de la planchette Ouija, de sorte que je pourrais communiquer avec eux, mais les planchettes Ouija ne sont plus très populaires. Toutefois, j'ai le projet à long terme de pénétrer dans toutes les habitations de Toronto, rue après rue, bâtiment par bâtiment, jusqu'à ce que je trouve quelqu'un qui possède une planchette Ouija. Je n'ai pas idée du temps que cela prendra. Si j'entre chez vous, ne vous en faites pas. Vous ne saurez même pas que je suis là. Je serai reparti quelques secondes plus tard.

Je vois d'autres fantômes de temps en temps, mais d'ordinaire nous nous croisons sans nous parler, ce qui peut paraître bizarre. C'est peut-être à cause de moi. Je n'ai jamais été très sociable.

Tout compte fait, devenir fantôme est un progrès. Je ne suis plus d'aussi mauvaise humeur que je l'étais. Je n'ai plus besoin de prendre de pilules pour mon dos. Je n'ai pas d'impulsions sexuelles. Je n'ai plus besoin de manger, de boire, ni de dormir. J'ai assez bonne mine, comme quand j'étais dans la trentaine. Et je ne m'ennuie jamais. Je peux entrer gratuitement dans tous les cinémas.

Je pense que la principale raison pour laquelle je continue de traîner sur le plan terrestre, c'est que je veux voir se déployer ma renommée posthume. Car cela va arriver.

Croyez-moi. Les bibliothécaires de l'Université sont en train de passer au crible tous les paquets que je leur ai remis, et qui ne devaient pas être ouverts avant ma mort. L'Université a hérité de beaucoup plus d'argent qu'elle n'aurait jamais imaginé obtenir d'un pauvre couillon qui passait son temps à colporter ses propres livres dans la rue. Il n'y a rien comme un legs à six chiffres pour faire causer dans les cercles littéraires et académiques. Or mon testament stipulait que tous mes droits d'auteur seraient automatiquement reversés dans le domaine public. Quelque Chinois décidera de faire de l'argent en piratant tous mes vieux livres, mais ce sera alors légal, et la Chine sera envahie par toutes les mauvaises traductions de Crad Kilodney qui se vendront comme du chop suey dans tout le pays. (ALORS les éditeurs canadiens voudront me publier !)

C'est là ce que l'on désigne communément sous le nom d'«immortalité». Pour un écrivain, c'est la seule chose qui vaille. Mais il vous faut être mort, pour en profiter.

RACINES DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE : OSWALD SPENGLER (1880-1936)

(«*Roots of German philosophy*», 2/10, in *New writings*, 12 septembre 2008)

Oswald («Ozzie») Spengler naquit à Blankenburg, dans les montagnes du Hartz, une région infestée par les canaris. Les canaris, cependant, étaient utiles dans les mines des environs. Le père de Spengler commença sa carrière comme technicien des mines, mais la termina comme employé de la Poste. C'est probablement ce qui amena Spengler à considérer que l'Occident était en déclin, sujet sur lequel il devait écrire plus tard. Il avait l'habitude de marcher en descendant les collines, mais jamais en les montant, ce qui lui valut d'évidents ennuis. Dans sa jeunesse, il souffrait de migraines et d'angoisse, et à l'âge de 25 ans il fit une dépression nerveuse. Pendant la période de vie en solitaire qui s'ensuivit, il s'essaya à l'écriture et produisit un conte pour enfants intitulé «*Ludwig, le gentil cachalot*». Cette histoire resta inédite, mais elle était prophétique du fait que l'auteur devait plus tard se lier d'amitié avec Ludwig Wittgenstein, lequel avait en effet une allure de cachalot.

Spengler enseigna au lycée de 1908 à 1911. Il enseignait la grammaire et entraînait aussi l'équipe de volley, qui avait de bons résultats. A la mort de sa mère en 1911, il sombra dans la dépression et déménagea à Munich, où il vécut frugalement, restant chez lui à lire des livres. Il resta vierge jusqu'à la parution de son grand ouvrage *Le déclin de l'Occident*, en 1917. Ce fut un énorme succès, pour un livre de philosophie, ce qui lui donna tout d'un coup la cote avec les dames. C'est à cette époque que Wittgenstein devint son ami et l'emmena dans tous les bordels de Munich. *Le déclin de l'Occident* dit en gros que toutes les civilisations suivent un processus au long duquel elles mûrissent, puis commencent à pourrir et à tomber en décadence. Mais si l'Occident était déjà en déclin en 1917, pourquoi donc tous ces rastaquouères du Tiers-Monde veulent-ils maintenant immigrer ici ? Nous devrions peut-être les avertir, «Hé, nous sommes en déclin ! Retournez au Sri-Lanka !» Quoiqu'il en soit, le livre de Spengler fut très en vogue auprès des beatniks américains et d'écrivains comme Kerouac, Burroughs et Ginsberg. Il eut aussi une forte influence sur Alice Cooper, Ricky Nelson (fils d'Ozzie, bien sûr !), les Herman's Hermits, et Bobby Darin. *Le magicien d'Oz*, de L. Frank Baum, était en réalité une fable basée sur *Le déclin de l'Occident*, «Oz» étant dérivé d'«Ozzie» (Spengler). Spengler écrivit aussi un livre d'aphorismes intitulé *Années décisives*, dans lequel on trouve celui-ci : «Va toujours à l'enterrement des autres, sinon ils n'iront pas au tien.» La propriétaire de Spengler à Munich l'appelait «le Marsupial triste de la philosophie allemande», car il transportait ses livres et ses affaires dans un sac

pendu sur son ventre et avait toujours un air lugubre (avant la parution de son livre et son déniement). Elle déclara également, juste avant de mourir, qu'elle avait retouché le manuscrit du *Déclin de l'Occident* en coupant les passages ternes, mais les chercheurs n'y croient guère, car les passages ternes s'y trouvent encore bel et bien. On peut voir une statue de Spengler devant le North Residence Hall de l'Université Dordt, à Sioux Center, dans l'Iowa, où le philosophe a encore de nombreux enthousiastes.

Bibliographie :

1. *Hommes singes de la forêt pétrifiée*, par Billy Bob Heilbutt. Oglethorpe Univ. Press, 1980.

2. *Tyrans teutoniques et essor du révisionnisme*, par Helmut Blatz-Piranha. Société Anthropologique du Bassin Amazonien, 1997.

3. *Munich souterrain : la zone interdite*, par Harvey Agapopolis. Winkie Books, 1973.

RACINES DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE : ARTHUR SCHOPENHAUER  
(1788-1860)

(«*Roots of German philosophy*», 6/10,  
in *New writings*, 21 octobre 2008)

Schopenhauer est de loin mon philosophe allemand préféré, parce que je peux m'identifier à lui. C'était un reclus, un élitiste, un grognon mais aussi un excellent écrivain. Il détestait la plupart des gens mais il adorait ses chiens. Moi aussi, je déteste la plupart des gens mais j'aime bien les chiens des autres (sauf ceux qui aboient sans arrêt). Schopenhauer pensait que l'aspect le plus important de la nature humaine était la motivation individuelle. (C'est aussi ce qui rend mes histoires si brillantes.) Il préférait l'aristocratie à la démocratie et pensait que le meilleur moyen de réaliser l'Utopie était de stériliser les imbéciles et d'apparier les mâles et les femelles supérieurs. Hegel le vainquait d'avance. Ils enseignaient tous deux la philosophie à l'Université de Berlin. Schopenhauer considérait Hegel comme un imposteur et il ne comprenait pas pourquoi la salle de cours de Hegel était toujours pleine, tandis que la sienne était pratiquement vide. Ce qu'il ignorait, c'est que Hegel s'était arrangé en secret pour qu'une femme aux gros seins vienne assister à ses cours, sachant que tous les étudiants mâles s'y présenteraient, rien que pour la regarder. La famille de Schopenhauer était prospère. Elle possédait une chaîne de solderies gérée par des Indiens. Mais ces Indiens étaient d'une caste supérieure aux zigotos qui tiennent les solderies d'aujourd'hui, et ce fut par leur intermédiaire que Schopenhauer eut connaissance des *Upanishads*, une œuvre philosophique qui eut une influence sur son propre livre, *Le monde comme volonté et comme représentation* (1819). Si vous étiez déjà de ce monde dans les années 60, vous entendiez de temps en temps des gens faire allusion aux *Upanishads*, mais de nos jours vous ne le trouverez plus dans aucun magasin. Et si vous entrez dans une solderie et demandez aux Indiens s'ils connaissent les *Upanishads*, ils croiront que vous parlez d'une sorte de volets roulants. Alors, n'en parlons plus. Essayez juste de vous élever au-dessus des désirs humains et d'atteindre à l'illumination par le détachement. Si ça ne marche pas, regardez plein d'idioties à la télé et tâchez de bloquer le monde extérieur à l'extérieur de votre esprit. A l'extérieur, il n'y a que des conflits causés par les volontés antagoniques, tout n'est que souffrance et frustration, et vous ne parviendrez à aucune sorte de plénitude, surtout à Toronto, où il n'y a plus de femmes normales avec qui coucher. (Ne pensez même pas aux putes blanches droguées de Sherbourne Street.) Schopenhauer serait totalement d'accord avec moi. Il était quelque peu misogyne, mais on ne peut pas lui en vouloir. Il a été poursuivi en justice par cette pute nommée Marquet, qui savait qu'il avait de l'argent et qui l'a

provoqué jusqu'à ce qu'il la gifle, après quoi elle a prétendu avoir été sévèrement battue. Elle avait une amie qui est venue témoigner pour elle au tribunal. C'était un coup monté, et Schopenhauer a dû payer. Pareil qu'au Canada. Ici ça aurait fait la une du *Toronto Star* : *Une femme battue par un philosophe riche*. (L'article à côté : *Un enfant infirme retrouve son petit chien*.) Quand j'aurai fini de construire ma machine à remonter dans le temps, je vais aller régler son compte à cette pute. On dit que Schopenhauer était athée, mais il avait trouvé une obscure secte religieuse qui adorait les animaux, et comme il était un ami des bêtes, il s'y était affilié, mais juste pour le contact social, pas tellement pour la théologie. Il avait connu cette secte par l'intermédiaire d'une prostituée qui aimait les chiens, mais d'une autre manière. Cette secte, qui n'avait pas de nom, adorait une tortue géante, et certains cinéphiles pensent que ce fut le modèle du monstre japonais Gamera. Quelqu'un pourrait sûrement obtenir une bourse du Gouvernement Canadien pour étudier la question. Récemment, un professeur d'économie à San Francisco a publié un article expliquant la philosophie de Schopenhauer comme un «prolégomène au concept actuel d'indistinction». C'est là un exemple de ce que les Français appellent «vouloir péter plus haut que son cul». Quiconque utilise le mot «prolégomène» a lui-même un grave problème d'indistinction. Seules les têtes de nœuds utilisent le mot «prolégomène». Après sa mort, Schopenhauer eut une plus grande influence sur le monde que Hegel, (ce qui est une bonne revanche pour l'épisode berlinois). Il est bon de se venger, même à titre posthume. Les gens de gauche aujourd'hui aiment Schopenhauer parce qu'il a écrit quelques textes en faveur des droits des animaux, des droits des femmes, et des gens de couleur. Personnellement, je pense qu'ils en abusent un peu, mais qui suis-je pour toucher à sa réputation ? Ah oui, et j'ai failli oublier : Schopenhauer a inventé l'omelette occidentale. Il mettait des œufs, du jambon haché, de l'oignon, du poivre vert, et des champignons (mais pas de lait ni de fromage). Non, je n'ai pas de source à ce sujet. Mais vous pouvez le répéter à tous les gens que vous connaissez.

Bibliographie :

1. *La métaphysique junior en action*, par J. C. Tressler. D. C. Heath & Co, 1956.
2. *Le philosophe mis à nu*, par Pénélope Ashe. Lyle Stuart, Inc, 1969.
3. *Brume sur Weimar*, par Hedwig Fliege. Alliance Féministe de Plattsburgh, 1988.

## LE JARDINAGE POUR LES HANDICAPES

(«*Gardening for the disabled*»,  
in *New writings*, 4 février 2009)

Même si vous êtes, mettons, complètement hors service et dans un fauteuil roulant, vous pouvez cependant jardiner, ok ? Des millions de handicapés croient qu'ils ne peuvent pas, mais c'est seulement parce que personne ne leur a dit comment s'y prendre, et c'est ce que je vais essayer de faire.

Bon, la première étape, c'est de semer des graines. Attendez qu'il ait fini de pleuvoir, que le sol soit bien ramolli. Prenez un long bâton (comme un manche à balai) et vos graines, et sortez dans le jardin avec votre fauteuil roulant. Essayez de farfouiller le sol au maximum, pour ameublir la surface, et jetez vos graines. Puis remuez la terre à l'aide du bâton et tâchez de recouvrir les graines pour que les oiseaux ne les mangent pas. Une autre façon de semer les graines est d'en répandre partout sur vos vêtements, puis laissez-vous tomber du fauteuil roulant et vautrez-vous par terre. Les graines devraient se coller à la terre humide. Vous pouvez alors essayer de vous débrouiller pour les recouvrir d'humus et pour regrimper dans votre fauteuil roulant. Je ne sais pas si ça marche vraiment, mais vous pouvez toujours essayer.

La deuxième étape, c'est de surveiller de temps en temps, par exemple en arrosant, en écrabouillant les bestioles, tout ça. Bien sûr, plus vous sortez souvent, plus vous courez de risques de vous enliser, et si vous vivez dans un voisinage comme le mien, personne ne fait attention à quelqu'un qui crie. Alors vous feriez peut-être mieux de rester à l'intérieur et d'espérer que tout se passe bien.

La troisième et dernière étape, c'est de récolter vos légumes. (Si vous avez semé des fleurs, c'était idiot, parce que vous auriez pu les faire pousser en pot à l'intérieur et les installer sur le bord de la fenêtre.) Maintenant il vous faut sortir et aller déterrer ces légumes, parce que vous ne vous attendez tout de même pas à ce que ce soient toujours les autres qui vous nourrissent, hein ? Bon, alors sortez et essayez de les déterrer. Je me demande comment vous pourriez manier une pelle. Vous pourriez sûrement prendre un de ces outils en forme de griffe (je ne sais pas comment ça s'appelle), l'attacher au bout de votre long bâton et essayer d'arracher les légumes du sol de cette façon.

Le premier vice-président de Lincoln, Hannibal Hamlin, fut le premier Américain notable à jardiner depuis un fauteuil roulant. Ça n'intéressait pas Lincoln, au lieu de ça il est allé au théâtre et s'est fait tirer dessus, ce qui est mal.

Un autre conseil à donner, pendant que j'y pense, c'est d'éviter absolument de vous déplacer en fauteuil roulant près d'une projection de film, parce que si vous avez un accident et que vous n'arrivez pas à vous relever, tout le monde

pensera que vos cris font partie du film, et personne ne s'occupera de vous.

Le fait d'être en fauteuil roulant aiguise vos autres sens, donc vous n'avez aucune excuse pour ne pas jardiner. Si vous êtes prétendument handicapé mais PAS en fauteuil roulant, vous n'avez pas besoin de cet article, et vous ne devriez pas mendier de la sympathie. Vous ne méritez pas votre pension d'invalidité, mais votre médecin véreux vous a fait une attestation, et maintenant Jojo le Contribuable est piégé. Pour les autres, que ces critiques ne concernent pas, j'espère que j'ai un tant soit peu amélioré votre vie de handicapé.

## VOTEZ POUR LA TÊTE DE NŒUD CANADIENNE DE L'ANNEE

(«Vote for the 2009 Canadian Dickhead of the Year»,  
in *New writings*, 5 janvier 2010)

Vous pouvez dès maintenant voter pour élire la Tête de Nœud Canadienne de l'Année 2009 ! Il n'est pas nécessaire d'être canadien pour participer au vote. Tous les citoyens du monde sont invités à voter, donc faites passer le mot !

Nous avons sélectionné pour les soumettre à votre jugement dix candidats remarquables, qui ont fait la une en 2009. Ce sont tous d'exceptionnelles têtes de nœud, mais un seul d'entre eux sera la Tête de Nœud de l'Année. A vous de décider qui !

Les voici, en ordre alphabétique :

### 1. Dr Moustafa ADAMS

Ce docteur d'Edmonton, musulman né en Egypte, exige d'Air Canada 162.000 dollars en réparation d'une présumée discrimination raciale après un accrochage avec le personnel du bord lors d'un vol d'Edmonton au Caire, via Londres. Il a été interrogé par la police pendant 45 minutes à l'aéroport d'Heathrow. Pour le voyage de retour, Air Canada lui a fait signer un document dans lequel il s'engageait à ne pas créer d'incidents. Il affirme qu'on lui a diagnostiqué un stress post-traumatique dû à la façon dont il avait été traité par Air Canada. Il prétend aussi avoir éprouvé un sentiment de culpabilité, de la honte, de l'angoisse, des obsessions, des cauchemars, des crises de panique et une phobie de l'avion. (Source : le *Sun* d'Edmonton, 20 septembre 2009)

### 2. Keith BARTON

Cet habitant de Minto, dans le New Brunswick, âgé de 73 ans, a écrasé la tête de ses six chiens à coups de marteau pour les «euthanasier». Cinq d'entre eux sont morts. Barton avait été accusé de ne pas donner de bons traitements à ses chiens. Pour sa défense, il dit avoir eu peur de ce qui pourrait advenir à ses animaux s'ils lui étaient retirés par la SPA, et avoir voulu les euthanasier lui-même. Il estime avoir été dans son droit de faire cela. (Source : le *Daily Gleaner* de Fredericton, 8 janvier 2009)

### 3. William BLAIR

Le directeur de la Police de Toronto, William Blair, a autorisé des milliers de manifestants tamouls à bloquer les rues du centre ville de Toronto, ainsi que l'autoroute Don Valley et la voie express Gardiner à plusieurs reprises, entre le 27 avril et le 16 mai. Les manifestants proclamaient leur soutien aux Tigres de Libération de l'Ilam Tamoul. (Toronto abrite la plus importante communauté tamoule hors du Sri

Lanka.) Aucun manifestant n'a été poursuivi pour avoir bloqué la circulation. Au lieu de cela, des centaines d'agents de police ont été mobilisés pendant de longues périodes pour surveiller et protéger les manifestants, et détourner la circulation, compromettant ainsi la sécurité du reste de la population. Lors de sa prise de fonction en 2005, Blair a déclaré que sa principale préoccupation était de combattre le racisme. Cette année-là, il fut le premier Directeur de la Police de Toronto à participer à la Gay Pride. Plus récemment, il a organisé une journée de recrutement dans le ghetto gay pour encourager les homosexuels et les transsexuels à entrer dans la police. (Sources : *cnews.canoe.ca* et le *Star* de Toronto, du 27 avril au 16 mai 2009)

#### 4. Daniel Jacques CHARTRAND

Cet infirmier de 39 ans a laissé un vieillard atteint de la maladie de Parkinson croupir dans son urine et ses excréments tandis qu'il détournait l'argent du malade. Il a dépensé environ un million de dollars en voitures de luxe, sur une période de deux ans. Le vieil homme a été trouvé gisant sur le sol, décharné. Il a fini par mourir en clinique. Un juge a estimé «abjecte» la méchanceté de Chartrand, mais n'a pu lui infliger qu'une condamnation légère à cause de la jurisprudence, et parce que Chartrand a été déclaré schizophrène. (Source : le *Sun* d'Ottawa, 11 août 2009)

#### 5. Crystal McPHERSON

Cette consommatrice de crack de Winnipeg a tenté de mettre le feu à un immeuble parce qu'elle était mécontente de la qualité de la marchandise qu'elle s'était procurée. Interrogée sur ses motivations, Crystal McPherson a déclaré à la police : «Parce que cette bande d'enfoirés défoncés m'ont arnaquée.» La droguée, âgée de 37 ans, a lancé un cocktail Molotov dans l'entrée du bâtiment, déclenchant un début d'incendie. Un résident a pu y mettre fin. (Source : le *Sun* de Winnipeg, 27 mars 2009)

#### 6. Erik MILLETT

Le directeur de l'école primaire Belleisle à Springfield, dans le Newfoundland, a supprimé des activités matinales obligatoires le chant «O Canada». Erik Millett a pris cette décision au nom de la «diversité culturelle». Il a dit qu'il ne voulait pas forcer les enfants à chanter «O Canada» si cela ne convenait pas à leurs croyances. Il a également déclaré que l'hymne distrayait les élèves. Peu de gens ont protesté contre le nouveau règlement, selon Millett. (Sources : le *Telegraph-Journal* de Saint John, du 23 janvier, et le site *cbc.ca* du 28 janvier 2009)

#### 7. Christine PAPAKYRIAKOU

Cette comptable de Hamilton, âgée de 52 ans, a soustrait plus de 7 millions de dollars à son employeur, Andres Wines,

pour satisfaire sa passion du jeu. Elle poursuit maintenant en justice deux casinos de Niagara, la Loterie d'Ontario et la Gaming Corporation, auxquels elle réclame 10 millions de dollars pour lui avoir donné des gains destinés à la faire continuer de jouer. Mme Papakyriakou a également joué de grosses sommes à Las Vegas, à Aruba et sur internet. (Source : le *Spectator* de Hamilton, 25 avril 2009)

#### 8. Professeur Ayelet SHACHAR

Cette juriste de l'Université de Toronto estime que les gens nés dans des pays riches devraient payer un impôt sur leur citoyenneté. Dans son livre *The Birthright Lottery* (La loterie de la naissance), le professeur Shachar affirme que c'est une grande chance que d'être né dans un pays prospère, que ce n'est pas quelque chose de mérité, et elle compare cela à la féodalité européenne médiévale, quand la propriété foncière était transmise de génération en génération sans être taxée. Elle considère que l'avantage d'être né au bon endroit devrait être taxé comme un héritage. L'argent irait naturellement aux gens du Tiers Monde, qui n'ont pas été aussi chanceux. Pour les citoyens des Etats-Unis, la «taxe sur la naissance privilégiée» serait d'environ 1000 dollars ; pour les Canadiens, un peu moins. (Source : le *Star* de Toronto, 2 mai 2009)

#### 9. Brittney SIMPSON

Cette jeune femme de 19 ans, habitant à Kitchener dans l'Ontario, a agressé le porteur de la flamme olympique dans la ville de Guelph. Mme Simpson faisait partie d'un groupe de manifestants se présentant comme le Réseau de Résistance aux Olympiades, qui brandissaient des pancartes portant le slogan «Pas de Jeux Olympiques sur la Terre Indigène Spoliée». Le porteur de torche a été terrassé, mais la flamme ne s'est pas éteinte. Mme Simpson a été inculpée pour agression. La Course de la Flamme Olympique a été harcelée par le Réseau de Résistance aux Olympiades et par des manifestants indigènes à plusieurs reprises. (Source : *Canadian Press*, 28 décembre 2009)

#### 10. Mahmoud YADEGARI

Cet immigré iranien de 38 ans, maintenant citoyen canadien, a été inculpé pour tentative d'envoyer des capteurs de pression en Iran pour y servir à l'enrichissement d'uranium pour armes nucléaires. Mahmoud Yadegari a acheté les appareils à une société de la région de Boston et a falsifié la documentation afin d'exporter les marchandises sans permis. La société a averti des agents américains, qui ont à leur tour prévenu la Police Montée. (Source : le *Star* de Toronto, 18 avril 2009)

COMMENT VOTER

1. Le vote se fait par e-mail seulement, à cette adresse : crad166@yahoo.com .

2. Choisissez vos TROIS candidats favoris, et indiquez-moi votre PREMIER, votre DEUXIEME et votre TROISIEME CHOIX. Ils se verront attribuer 3 points (pour le premier), 2 points (pour le second) et un point (pour le troisième). L'addition des points déterminera la première place.

3. Les votes sont acceptés jusqu'au 31 mai 2010. Tout le monde peut voter, pas seulement les Canadiens.

4. Vos commentaires personnels sont bienvenus. Les meilleurs seront publiés.

5. Le palmarès des trois gagnants sera annoncé en juin.

La précédente élection de la Tête de Nœud Canadienne avait eu lieu en 2003.

Si vous souhaitez proposer des candidats pour la Tête de Nœud de l'année prochaine, envoyez-moi un e-mail. Le candidat doit être canadien, il doit être nommé, et une source d'information doit être indiquée.

ANNONCE PUBLIQUE D'EXECUTIONS

(«*Public notice of executions*»,  
in *New writings*, 9 septembre 2010)

Les personnes suivantes seront passées par les armes le 30 septembre 2010, dans la cour du Monsignor Fraser College, 146 Isabella Street, sur ordre de sa Grâce, Lord Crad Kilodney, Ministre de la Justice :

Kalathevy Selvnayagam – propos calomnieux contre un Noble ; gazage des innocents.  
Sivakumaran Thiruvampalam – gel de rivières par sorcellerie ; diffusion d'une rumeur alarmante à l'étranger.  
Karunesh Jahagirdar – souillage de la Grand Route du Roi ; résurrection des morts.  
Krishnapillai Manamohan – alchimie criminelle ; non-dénonciation de trahison par dissimulation d'Honorables Membres du Parlement sous un tapis.  
Ashokumar Bhattacharjee – torture de fruits de mer ; revente d'un cercueil usagé.  
Narayan Chattapashaya – équarrissage d'un bœuf en vue d'une école élémentaire ; hérésie contre la Sainte Trinité.  
Arravinthan Pushpapalan – ensorcellement d'une mule pour la faire chanter ; possession d'esclaves.  
Kadamparasa Kanapathipillai – lecture de l'avenir dans des limaces ; embarquement de serpents dangereux à bord d'un navire.  
Dushihasan Gajendranathan – viol de la Comtesse d'Essex et de sa servante Miss Bunnett ; remise de faux documents à une Commission Royale.  
Porkobi Ambikaiphakan – contamination de récoltes par sorcellerie ; incitation de bétail à la sédition.  
Dismas Hategekimana – profération de slogans blasphématoires dans un champ de blé ; vagabondage persistant.  
Aravinthathas Vishnusundaram – combat en duel à la hallebarde ; usurpation de l'identité de l'Archevêque de Canterbury.  
Ruchiran Zelummailum – corruption abusive de jeunes gens au moyen de marionnettes magiques ; meurtre d'un garde-chasse.  
Kalanithy Xaytomhatomhangsamac – enlèvement et rançonnement de l'Ambassadeur de Pologne ; fabrication d'ustensiles de cuisine dangereux.  
Kumarasamy Theivenderan – nécromancie ; erreur d'étiquetage de saucisses.  
Ramakrishna Daggupaty – trouble de la paix d'un cimetière ; sacrifice d'orphelins au diable.  
Jayagapal Gopalasingan – bafouage du Traité de Gand ; introduction de livres pornographiques dans le couvent de Loudon.  
Yoganathan Thiyagarasa – malversation avec des elfes, des fées et des lutins ; atrocités commises sur un postier.

Thiyagarajah Pirapagaran – fomentation d'une mutinerie dans une diligence ; creusement d'un trou vers le centre de la terre.

Chanthaphone Lunmmachak – insultes contre le cheval du Roi ; relations avec un succube.

Prabba Kopalasingham – excrétion dans un marché public ; assassinat de William, Landgrave de Hesse.

Sriskandarajah Vejdanihajafabadi – conduite d'un troupeau de moutons un Jour Férié ; sculptures obscènes dans des citrouilles.

Kasinathar Bobikuganathan – pratique d'un culte satanique ; ensorcellement de volaille.

Kanagasundaram Sockalingam – vente de yaourts empoisonnés ; contrainte du Révérend Stokes, d'Oxbridge, à se brûler, sous la menace d'une arme.

## LE PANTALON SECRET DE MAHOMET

(«*Mohammed's secret pants*»  
in *New writings*, XII 2012)

La carrière de Mahomet comme prophète de Dieu a été rendue possible par des extra-terrestres, qui lui avaient offert un pantalon secret, grâce auquel ils communiquaient avec lui. Jusqu'alors il avait gagné sa vie dans le commerce de vêtements et d'autres marchandises.

Après son premier mariage en 595, à l'âge de 25 ans, il passa beaucoup de temps à méditer dans une grotte. Ce fut là qu'il finit par entrer en contact avec des extra-terrestres déguisés en anges. Ils lui offrirent un pantalon à porter sous sa djellaba et lui dirent de s'attendre à recevoir des messages de Dieu. Le pantalon contenait un dispositif de communication et avait peut-être d'autres pouvoirs. Le dispositif était probablement si discret qu'il était intégré au tissu.

La seule description connue de ce pantalon dit qu'il était de couleur claire, et taillé dans un tissu léger bien adapté pour la chaleur du désert. Il devait rester masqué à la vue, cependant, car ce n'était pas une forme de vêtement courante à l'époque.

Son premier contact effectif avec les extra-terrestres eut lieu en 610, lorsqu'un extra-terrestre déguisé en archange Gabriel lui offrit le pantalon secret. Cela n'alla pas sans difficulté, toutefois, car les signaux rendaient Mahomet malade, et souvent il ne portait pas le pantalon. Lui-même ne faisait pas bien confiance aux extra-terrestres, et eux aussi se méfiaient peut-être un peu de lui. Il fallut trois années pour résoudre ces problèmes, après quoi Mahomet commença à prêcher les messages qui lui avaient été communiqués.

L'intention des extra-terrestres en contactant Mahomet, était de répandre un message spirituel bénéfique à l'humanité. Cependant une autre race d'extra-terrestres, hostile aux premiers, tenta de saboter la communication en envoyant leurs propres messages, qui étaient de nature très différente et maléfique. Ces messages ordonnaient à Mahomet de reconnaître trois déesses de la Mecque et de rejeter le monothéisme. Les prêches erronés qui en résultèrent sont aujourd'hui connus sous le nom des Versets sataniques. Fort heureusement, les bons extra-terrestres parvinrent à chasser les mauvais et à rétablir une communication normale avec Mahomet.

En 620, les extra-terrestres firent monter Mahomet à bord d'un OVNI, qui le transporta de la Mecque à Jérusalem pour lui faire visiter la mosquée al-Aqsa. Il fut aussi transporté dans différentes dimensions de l'espace-temps, grâce à quoi il put visiter le «paradis» et l'«enfer», et s'entretenir avec des extra-terrestres déguisés en prophètes antérieurs, tels qu'Abraham, Moïse et Jésus. Il fut aussi reçu au Q.G. des extra-terrestres, un énorme vaisseau spatial qui ressemblait

au monument connu sous le nom de la Kaaba, à la Mecque. Ce vaisseau est toujours en orbite autour de la terre, à une distance de 150.000 kilomètres.

En 622, les extra-terrestres avertirent Mahomet d'un complot visant à l'assassiner et lui conseillèrent d'aller à Médine. Des rumeurs parvinrent à ses ennemis, selon lesquelles il portait sous sa djellaba un vêtement secret qui lui conférait des pouvoirs surnaturels. En 630, il revint conquérir la Mecque avec une grande armée. Ils étaient protégés par les extra-terrestres, de sorte qu'il n'y eut pratiquement pas de pertes.

Mahomet mourut de mort naturelle en 632 chez une de ses femmes, Aïcha. Avant de mourir, il lui révéla l'existence du pantalon secret et la pria de le remettre à un proche parent, vivant dans une petite ville. Ce qu'il advint ensuite du pantalon est un mystère. Il ne fut plus jamais revu. Certains spécialistes d'ufologie pensent que le pantalon peut avoir été récupéré par les extra-terrestres. Mais il est également possible qu'il ait été perdu ou détruit, accidentellement ou délibérément. Une autre hypothèse est que le pantalon soit parvenu entre les mains de quelqu'un qui ignorait sa valeur, et qui a simplement adopté ce curieux vêtement. Si tel est le cas, les extra-terrestres ont probablement déconnecté le dispositif de communication depuis fort longtemps. Mais le pantalon, fait d'une fibre de haute technologie, peut très bien être encore intact aujourd'hui.

Cet article est basé sur des documents se trouvant dans la collection de manuscrits rares de la bibliothèque de l'Université d'Etat des Appalaches, aux archives de la Bibliothèque Nationale Allemande à Leipzig, et dans la collection privée de Carlos Ghosn.